



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

P. o. gall.

1430







p. v. Julia

1430

<36635887200013

<36635887200013

Bayer. Staatsbibliothek

B. L. franc. pag. 121.

O. 117332



*L'indulgent et sage nature
A formé l'ame de Ninon
De la Volupté d'Epicure
Et de la Vertu de Caton.*

S.^e Evremont.

MEMOIRES

SUR LA VIE

DE MADemoiselle

DE LENCLOS,

Par M. B * * * * .

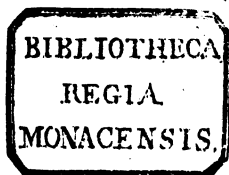


A AMSTERDAM,

Et se vend a Paris

Chez ROLLIN fils , } Quay des
BAUCHE fils , } Augustins.

M. D C C. LI.



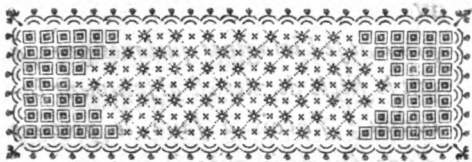
graces & des qualités solides qui formerent son caractère.

Nous possédons parmi nous des personnes respectables, qui ne prononcent le nom de Mademoiselle de Lenclos qu'avec admiration. Le bonheur de l'avoir vûe & d'avoir vécu avec elle, excite encore leurs larmes sur la perte qu'ils en ont faite. Vous le sçavez, Monsieur, j'ai desespéré cent fois d'esquisser un portrait qui demanderoit le pinceau le plus délicat & le plus sûr; cent fois vous m'avez rappelé à l'ouvrage, & quels qu'aient été vos secours, & ceux des personnes dont j'ai suivi les conseils & les lumières, je n'ai sans doute de véritable excuse en vous obéissant, que dans l'estime singulière que j'ai tou-

vj

jours en moi-même pour cette femme Philosophe, & sur-tout dans la crainte que quelqu'un, moins bien guidé que moi, ne lui fit encore plus de tort en ne peignant que ses foiblesses.

L'antiquité qui vous est si bien connue, Monsieur, n'offre aucune femme célèbre dont la comparaison ne soit injurieuse à Mademoiselle de Lenclos. Léontium, dont on lui a quelquefois donné le nom, vous paroîtra, comme à moi, peu digne de cet honneur par le mauvais usage qu'elle fit de son esprit. Elle osa écrire contre l'illustre Théophraste; ce qui fit naître un proverbe rapporté par Pline, dont le sens étoit qu'il ne restoit plus qu'à s'aller pendre, puisque les plus habiles gens étoient ex-



A

MONSIEUR

LANT...

DE

DAMM....

VOUS êtes obéi, Monsieur, je
donne enfin au Public ce que
mes recherches ont pû m'apprendre
de la célèbre Mademoiselle de Lenclos.
Ce n'étoit pas simplement une femme
galante que j'avois à peindre, comme

a

peuvent se l'imaginer quelques gens, à qui le siècle dernier est absolument inconnu ; j'avois à faire le portrait d'une femme inimitable en tout , qui voulut être homme aussitôt qu'elle scût penser , & qui , sous le regne merveilleux de Louis XIV. fixa les yeux des adorateurs du mérite distingué.

Dans le cours d'une vie de quatre-vingt-dix ans , elle a vû son pays se renouveler & , changer plus d'une fois de goût , sans qu'elle ait jamais cessé d'être de celui de tout le monde , sans être jamais différente d'elle-même , & sans ressembler à personne. Elle eût été dans tous les âges & chez tous les Peuples policés , ce qu'elle fut à Paris , parce qu'elle ne dûit à l'inconstance des Modes aucune des

posés à de tels affronts. Mademoiselle de Lenclos n'avilit jamais son esprit. Elle eut le cœur foible , je ne craindrai pas de le dire , elle avoit pris de bonne heure là-dessus des principes qui devoient égarer cette partie de l'ame que les sens entraînent & séduisent trop aisément ; mais qu'il est rare que le penchant le plus vif au plaisir ne conduise pas à la perte de toutes les vertus ! Le moindre défaut des femmes galantes (dit M. de la Rochefoucault) est la galanterie.

Je donne à Mademoiselle de Lenclos dans la plus grande partie de ces Mémoires le nom de Ninon , qu'il paroît que ses amis , au moins , lui donnerent assez généralement dans sa jeunesse (a) ; mais dont on n'osa

(a) Madame de Sevigné ne l'appelle que

Viiij

plus l'appeller lorsqu'ayant moins de foiblesse , elle devint le Philosophe le plus aimable qu'ait jamais eu la Nation Françoisse.

Il y a peu de mérite à rassembler des faits ; il y en auroit eu à les peindre & à les lier ensemble : Cela étoit prodigieusement difficile ici , & je crains bien de n'avoir fait que de vains efforts. Il s'agissoit de mettre le Public en état de connoître le cœur & l'esprit de Mademoiselle de Lenclos , & pour cela il étoit indécent de feindre. Ce n'est point une apologie ; ce n'est point une satire , & moins encore un Roman , que j'ai eu dessein

Ninon dans ses premières Lettres ; elle la nomme Mademoiselle de Lenclos dans une de celles qu'on vient d'imprimer. Elle est de 1696. tems auquel Mademoiselle de Lenclos avoit quatre-vingt-un an.

d'écrire. J'ai bien besoin, Monsieur, qu'on se souvienne que je ne donne cet Ouvrage que comme des Mémoires pour servir à une histoire plus étendue de mon Héroïne.

Il m'est essentiel d'ajouter encore que je n'ai point prétendu proposer Mademoiselle de Lenclos pour un modèle, (Eh à quoi cela serviroit-il?) je rapporte sa Morale, sa Philosophie, ses actions, comme des faits. Le Lecteur peut en juger sur ces principes; je n'en ai point eu d'autres que ceux qu'exigeoit ma qualité d'Historien. La maxime d'Horace, (a) dont un Anonyme (b) a voulu

(a) *Qualem commendas etiam atque etiam aspice, ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem.*

(b) V. la Préface qui est à la tête des Lettres sur l'éducation des Princes.

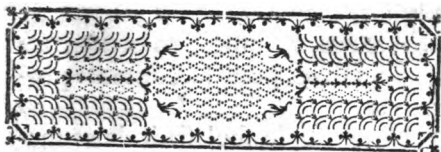
x

effrayer celui qui entreprendroit l'Histoire de Mademoiselle de Lenclos, me seroit injustement appliquée ; n'obmettre aucun fait de la vie d'un Conquérant, ce n'est pas brûler, comme lui, du desir de ravager la terre.

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur B....



MEMOIRES

SUR LA VIE

DE MADEMOISELLE

DE LENCLOS.

L A naissance de Ninon (a) ne fut point obscure. M. de Lenclos son pere vécut toujours dans la meilleure compagnie de son tems. On sçait d'ailleurs que Madame de Lenclos étoit de la famille des *Abra de Raconis* ; & une pareille alliance prouve assez que

(a) En 1615.

A

ceux qui en ont fait un joueur de luth se font trompés, en prenant un de ses talens pour sa véritable profession.

Ninon fut le seul fruit de ce mariage. Madame de Lenclos, en mere prudente & chrétienne, tâcha d'inspirer de bonne heure à sa fille les sentimens de piété, dont elle étoit pénétrée. M. de Lenclos au contraire voulut en faire une fille aimable, & graver dans son jeune cœur les impressions d'une Philosophie que ses mœurs & sa façon de penser lui faisoient regarder comme la véritable sagesse. Quels contrastes ! quels combats dans l'esprit de la jeune Elève ! on sçait trop pour quel parti l'humanité se décide en pareil cas. Ninon apprit presque en naissant à prononcer les mots de plaisir & de probité. Son pere sçut habilement proportionner ses leçons aux degrés d'intelligence qu'el-

le acquéroit avec l'âge. Ils ne pouvoient être plus prompts ; puisqu'à douze ans elle avoit déjà dévoré Montagne & Charon son grave imitateur. Combien ne devoient pas se fortifier les conseils de son pere , par les écrits du premier de ces Auteurs , qu'elle fit profession d'aimer toute sa vie ?

C'étoit en vain , que Madame de Lenclos vouloit lui faire partager les saints exercices auxquels elle avoit consacré ses jours. Ninon jusques dans les Temples même substituoit aux livres Saints qu'on lui donnoit , des lectures plus conformes à l'éducation qu'elle recevoit de son pere. Nous avons peut-être dès notre plus tendre enfance un cœur ouvert à l'idée des passions & des sentimens dont il doit se remplir un jour. M. de Lenclos persuadoit seul ce qu'il vouloit : eh ! quels avantages n'avoit-il pas pour sé-

4 *Vie de Mademoiselle*
duire une ame si bien préparée par
la nature !

Ninon commença à entrer dans le monde dans un tems où la France étoit en proie à mille troubles , qui la déchiroient au-dedans & au-dehors. Des jours si orageux sembloient devoir éloigner les plaisirs de la Capitale. Ils y dominoient cependant malgré les fureurs de la guerre , & sous le regne du Monarque le plus religieux.

C'étoit sur-tout au *Marais* que les plus célèbres voluptueux avoient fixé leur séjour , ou du moins c'étoit-là qu'ils se rassembloient presque tous. Loin du tumulte & du fracas que l'indigence, sous le nom d'industrie, causoit au sein de la Ville , on s'occupoit dans ce quartier charmant de ce qui pouvoit contribuer aux agrémens de la vie. C'étoit-là que les uns avec une fortune considérable, les autres avec

une imagination délicate , un esprit aisé & naturel , tous avec un cœur ami des plaisirs jouissoient du sort le plus heureux. Le Courtifan, le Guerrier , l'homme de Lettres y devenoient Philosophes , & de cette Philosophie commode & tranquille, dont le systême a sa source dans les besoins & les desirs du cœur humain.

M. de Lenclos avoit conduit de très-bonne heure sa fille dans ces sociétés choisies , dont-elle fit bientôt tous les charmes. On n'y avoit point encore vû tant de graces unies à tant d'esprit, à tant de goût. Ninon d'une taille élégante & parfaite avoit le teint d'un blanc à éblouir , de grands yeux noirs , où regnoient à la fois la décence & l'amour , la raison & la volupté. Elle avoit les dents , la bouche , le sourire admirables , un air de tête noble sans orgueil , une physiono-

A iij

6 *Vie de Mademoiselle*

mie ouverte, tendre & touchante, un son de voix intéressant, de beaux bras, de belles mains, des graces dans tous ses mouvemens, dans tous ses gestes : Ninon enfin étoit belle, & le fut toujours.

Elle joignit à tant d'attraits les talens les plus séducteurs. M. de Lenclos avoit communiqué à sa fille celui qu'il avoit pour le Luth, instrument alors en crédit. Avant elle on n'en avoit pas tiré des sons si flatteurs, des expressions (s'il est permis de le dire) si ingénieuses & si délicates. C'étoit son ame qui se dévelopoit sous les traits divers de l'harmonie, c'étoit le sentiment même qui parloit sous ses doigts. Aucune femme ne l'égaloit encore dans cette espece d'amusement, qui exige toutes les graces & toute la noblesse possibles ; elle passa pour la plus grande danseuse de son tems.

La connoissance de plusieurs Langues & des meilleurs Ecrivains de chacune , soutenue d'un esprit vif , éclairé , pénétrant , répandoit dans sa conversation une variété brillante , seul préservatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules sous quelques déguisemens qu'ils s'offrissent à ses yeux , en bannissoit la triste & plate médifance , pour mettre à sa place la plaisanterie & l'enjouement le plus délicat.

La vérité d'un caractère doux , facile & toujours égal , une probité aussi éclairée que naturelle , une ame ferme , un cœur tendre & fidèle à l'amitié lui donnerent jusqu'à sa mort des amis idolâtres de son mérite , autant que ses Amans l'étoient de sa beauté. La constante assiduité des premiers prouve également que le chef-d'œuvre de la nature est l'assemblage des quali-

A iv.

8 *Vie de Mademoiselle*

tés essentielles , & des vertus solides avec les charmes d'une femme aimable , & que Ninon fut ce chef-d'œuvre si rare & si digne de notre estime.

Quelle misantropie pourroit effacer ces vertus par le nombre de ses foibleffes ! Ninon pouvoit-elle résister à l'amour qu'elle dût inspirer à tous ceux qui la connurent ?

Parmi tous les Amans que donna d'abord à Ninon l'éclat de sa beauté, le jeune Comte de Coligny (a) fut

(a) Gaspard de Coligny, Duc de Châtillon, Marquis d'Andelot, mort Lieutenant Général le 9 Février 1649. à l'attaque de Charenton.

On lit dans le *Segraisiana* qu'un M. de Saint-Etienne passoit pour avoir eu les premières faveurs de Ninon ; mais M. de Saint-Evremond, son ami de tous les tems, doit, je pense, en être cru sur ce fait. V. ce qu'il dit dans une Elégie adressée à Ninon même.

Ce beau garçon dont vous fûtes éprise,
Mit en vos mains son aimable franchise ;

assez heureux pour se faire remarquer. On le peint charmant pour la figure, & tout concouroit à lui faire mériter la préférence que l'amour lui donna sur ses rivaux. Je ne sçais si le bonheur de l'Amant fut long-tems différé par l'Amante ; si les obstacles que devoit opposer à leurs desirs la vigilance de Madame de Lenclos leurs coûterent beaucoup à surmonter : je ne déguise & n' imagine rien. M. de Coligny fut heureux, voilà la tradition, & sans doute il fut le plus heureux de tous les hommes.

Un fait assez particulier de cette intrigue, qui pour être plus vive ne fut pas plus solide que

Il étoit jeune, il n'avoit point senti
Ce que ressent un cœur assujetti :
Et jeune encor, vous ignoriez l'usage
Des mouvemens qu'excite un beau visage,
Vous ignoriez la peine & le plaisir
Qu'ont scû donner l'amour & le desir.

A V

toutes celles de cette espèce , c'est que Ninon peu dévote , & déjà pleine de cette sécurité , dont la façon de réfléchir lui fit dans la suite des principes inébranlables , n'épargna rien pour engager son Amant à abjurer des erreurs que des préjugés & les forces de l'éducation lui faisoient préférer à la Religion dominante de son pays , & qui pouvoient lui faire perdre par un entêtement déraisonnable , tous les avantages auxquels sa naissance & son mérite personnel devoient le faire aspirer.

Qu'on se représente Ninon à seize ou dix-sept ans , ne respirant que l'amour & le plaisir , faire succéder au langage de sa tendresse des conversations fortes & suivies sur le changement auquel elle vouloit le forcer ; cette situation est peut-être unique entre deux Amans de cet âge. Il faut en convenir ; c'étoit

fans doute bien moins du zèle de la bonne cause dont elle étoit animée , que de l'intérêt de Chatillon. Mais ce motif , quelque humain qu'il paroisse , ne fait-il pas l'éloge de Ninon ? Quelle autre femme auroit eu pour le Comte cet excès d'attention ? c'est une hidre à combattre qu'une erreur de Religion. L'amour même résistoit à l'amour ; & ce ne fut que quelques années après que le Comte se résolut de prendre un parti dont tout lui conseilloit la nécessité. (a)

Soit que Ninon sentît la première quelque refroidissement pour M. de Coligny , soit que ce fût lui qui rompit la chaîne qui sembloit les unir si étroitement , leur tendresse dégénéra bien-tôt en simple amitié ; & Ninon fit dès-lors sur l'amour les réflexions qui dans la suite décidèrent de sa conduite à cet égard.

(a) Il abjura en 1643.

A vj

Dans l'yvresse de leurs desirs ils s'étoient promis cette constance éternelle dont tous les Amans se croient si aisément capables. Cependant ces transports mutuels, ces vives agitations, qui font le bonheur le plus vif, avoient insensiblement perdu de leur activité. Ninon reconnut l'amour à ses effets. Elle ne le vit plus que comme un mouvement aveugle & machinal, que la politique des hommes s'étoit efforcé d'annoblir, selon les nouvelles règles de bienséance & d'honneur qu'ils s'étoient faites arbitrairement en s'écartant de leur première simplicité (a).

Cet amour métaphysique, que n'atteignent pas plus les lumières de

(a) V. Dans Platon ce que Socrate prétend avoir appris sur l'amour de la fameuse *Diotime*. Il s'en falloit beaucoup qu'elle eut un grand respect pour cette passion, qu'elle croyoit, comme Ninon, être l'idole & l'ouvrage des sens.

l'esprit , que les sentimens du cœur , lui parut auffi peu réel , que ces châteaux enchantés , ces monstres , ces merveilles de la magie , dont nos Poëmes & nos Romans font remplis. Elle osa donc arracher à l'amour le masque dont une convention particuliere au génie de chaque Nation avoit voulu couvrir ses véritables traits ; & cette passion si respectable dans les premieres idées qu'on nous en donne communément , ne se montra plus à ses yeux , que comme la soif & le besoin du plaisir , ou (comme dit l'Abbé de Châteauneuf (a) qui l'avoit sçu d'elle-même) *L'amour ne lui parut plus qu'un goût fondé sur les sens , un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître , ni ne l'engage à aucune reconnoissance ; en un mot ,*

(a) Dialogue sur la Musique des anciens, Paris 1725.

24 *Vie de Mademoiselle*
un caprice dont la durée ne dépend
pas de nous , & sujet au dégoût &
au repentir.

Le germe philosophique qui perçoit déjà dans son ame , ne lui fit trouver rien que de fort naturel dans cette découverte. Il lui parut tout simple qu'une passion , comme l'amour, produisît chez les hommes des effets différens selon les différentes dispositions d'humeurs , de tempérament , d'éducation , d'intérêt , de vanité , de principes , ou de circonstances , (a) sans qu'au

(a) L'amour n'est fou que dans les fous , & c'est plutôt alors un vice de l'esprit que du cœur. *Dialogues sur les plaisirs , tom. 2.*

L'amour agit différemment selon la différence des ames qu'il inspire ; il allume dans un naturel doux un feu qui l'est aussi , comme celui de l'encens qui brûle sur l'Autel ; mais les ames violentes sont la proie des flammes les plus terribles. C'est un feu dont le vent des passions augmente l'impétuosité , qui monte orgueilleusement , & qui brûle pour la vengeance. *Dryden. Voy. les Lettres de Miss. Clarice.*

fond elle fût autre chose qu'un desir déguisé, mais ardent de la possession sans laquelle elle ne subsiste point, & après laquelle elle s'évanouit presque toujours, comme on voit le feu matériel s'éteindre, lorsqu'il manque de nourriture. C'est ainsi que son esprit, aussi hardi que pénétrant, porta de bonne heure sur toutes les choses de la vie des jugemens que son expérience & sa raison lui confirmerent; un préjugé détruit rend la défaite des autres aussi conséquente que facile; & l'ame qui les a surmontés, conçoit tout, voit tout dans un jour dangereux pour les connoissances ordinaires.

Le penchant qu'elle avoit à réfléchir lui fit porter bien tôt ses regards sur le partage inégal des qualités qu'on est convenu d'exiger dans les deux sexes. Elle en vit l'injustice, & ne put la soutenir. *Je*

vois (dit-elle à ses amis) qu'on nous a chargées de ce qu'il y a de plus frivole, & que les hommes se sont réservés le droit aux qualités essentielles, de ce moment je me fais homme. Elle le fit, & fit bien (dit un de nos ingénieux Ecrivains modernes.) (a)

Ce n'est donc plus comme une femme soumise à mille chimères, à mille petites décences d'état & d'usage, qu'il faut juger Ninon. Elle n'a plus de morale que celle des plus honnêtes gens de son siècle, & nous ne la verrons pas s'en écarter.

Quelque conformité d'humeur, d'esprit, & sur-tout d'ainour du plaisir, lui firent lier connoissance avec la fameuse Marion de Lormes, qui dans un âge déjà avancé conferroit encore des charmes qui la firent adorer jusqu'à sa mort. Cette

(a) V. la fin des Confessions du Comte de.... seconde édit.

femme aimable, que le Cardinal de Retz, en homme de sa robe, traite *d'un peu moins qu'une prostituée*, avoit sçu faire excuser les foibleffes de son cœur en faveur de mille autres bonnes qualités. Une heureuse réputation de goût & d'esprit, autant que les graces de sa figure, l'avoient maintenue parmi les gens sans préjugés dans une considération qu'il est si difficile de conserver avec un aussi grand penchant aux plaisirs. Le choix même de ses Amans l'avoit distinguée très-long-tems des femmes galantes de son siècle. D*** fut le seul qu'on lui reprochât. Il est vrai que ce dernier, l'objet de la haine publique, ne pouvoit que nuire à la réputation de Marion de Lormes, qu'on pouvoit soupçonner de ne s'être rendue cette fois qu'à l'intérêt. Ce fut à cet égard sur-tout que Ninon son Amie se respecta toujours.

Leurs Amis étant presque tous les mêmes, elles devinrent bientôt inséparables. Ce fut successivement chez l'une & chez l'autre que se formerent ces assemblées illustres où l'on tenoit école de l'Epicuréisme le plus délicat & le mieux raisonné. Tout ce que la Cour avoit de plus distingué, les Lettres de plus aimable & de plus poli, rechercha l'amitié de ces deux filles célèbres. Les Comtes de Mioffens, depuis Maréchal d'Albret, de Palluan (a), le Marquis de Créqui, le Commandeur de Souvré, le Marquis de Vardes, le Chevalier de Grammont (b), M. de Toulangeon son frere, Saint Evremond,

(a) Connu dans la suite sous le nom du Maréchal de Clérambaux.

(b) Saint-Evrémond & le Comte Hamilton l'ont assez fait connoître. La gayeté de son esprit ne s'altéra jamais; il fut vieux à la Cour sans être ridicule. M. de Turenne (à ce que dit Ninon) ne vouloit vivre que pour le voir vieux.

le voluptueux Desbarreaux, M. d'Elbéne (a), Sarrazin ; Boifrobert, Desyreteaux étoient leurs Amis les plus zélés. Scaron sur-tout dans sa plus vive jeunesse contribuoit beaucoup aux plaisirs de cette voluptueuse assemblée. Le petit colet qu'il portoit alors pouvoit-il l'empêcher de se livrer à tout l'enjouement de son esprit , puisque l'état le plus cruel , les douleurs les plus aigues ne purent en venir à bout

(a) M. d'Elbéne , d'une famille originaire d'Italie , fut un des plus illustres Epicuriens de son tems. Il étoit accablé de créanciers , qu'il reconduisoit jusqu'à la porte de Luxembourg , où on lui avoit donné un logement. Sa femme & lui s'étoient apportés en dot plus de quatre-vingt procès. C'étoit un homme fort singulier : Il étoit passionné pour le Poëme épique , & par-là grand ami de Desmaretz : il vint un jour me trouver (dit Ménage) & me pria très-instamment de lui accorder une grace , & cette grace étoit que je fisse un Poëme épique. Saint-Evremond l'appelloit le Cunctator , à ce que dit Ninnon , qui dans une de ses Lettres nous apprend qu'il mourut à l'Hôpital en 168.....

dans la fuite? Sa figure même alors étoit assez bien (a), & peu de gens étoient plus desirés que lui.

Cette société de gens aimables avoit vû le bonheur du Comte de Coligny, sans ressentir cette basse envie que fait naître l'excès de l'amour propre. Mais ils virent avec plaisir que Ninon, faite pour penser solidement & sans inégalité, ne seroit pas susceptible de ces passions éternelles qui ne laissent aucune espérance de succéder à l'Amant préféré. Ninon même après sa première rupture leur déclara hautement qu'elle étoit bien sûre que les règles & les devoirs de l'amour étoient égaux entre les deux sexes, que sur ce chapitre il ne falloit pas en attendre plus d'elle que du commun des hommes, & qu'elle

(a) *Quand je songe (dit-il dans une Epître à Maigny) que j'étois né assez bien fait pour mériter les respects des B.....r.....ts de mon tems.*

réserroit la constance & la fidélité dont elle étoit capable pour un sentiment plus pur ; pour l'amitié , qui , tout le tems de sa vie , la rendit plus célèbre encore que l'amour. (a)

La Noblesse Françoisé commençoit à se dépouiller de ces idées romanesques , fruits de la singulière galanterie des Régnes précédens. Enforte que le systême de Ninon sur l'amour eut moins de peine à paroître raisonnable , & sur-tout à

(a) Dans vos amours on vous trouvoit légère,
En amitié toujours sûre & sincère ,
Pour vos Amans les humeurs de Venus ,
Pour vos Amis les solides vertus.

.
.

Tantôt c'étoit le naturel d'Hélène ,
Ses appétits comme tous ses appas ;
Tantôt c'étoit la probité Romaine ,
C'étoit d'honneur la règle & le compas...~

Lettre de S. Evremond à Mlle Lenclos.

des gens qu'il flattoit de l'espérance de pouvoir réussir à leur tour.

Qu'on n'imagine pas cependant que tous ses Amis eussent successivement le droit de lui plaire à titre d'Amans. Il est vrai que l'amour, cette passion vive & involontaire, ce transport violent, cet égarement, cette yvresse, peut-être cette duperie de l'ame ne nommoit pas toujours les heureux : mais Ninon consultoit presque toujours ce goût délicat de son sexe, qui dans les momens où le cœur est maître du choix, ne se rend qu'aux graces de l'art ingénieux de la séduction, à ces agrémens, à ces talens enchanteurs, dont l'attrait fait excuser les foibleffes qu'il entraîne.

Le Grand-Prieur de V***** épris depuis quelque tems des charmes de Ninon, ne cessoit de la persécuter. Amant impétueux, il voyoit avec la plus grande dou-

leur qu'elle lui eût préféré les Comtes de Mioffens & de Palluan. Il s'en plaignit amèrement, & Ninon loin d'être touchée de ses reproches, écouta les desirs de quelque nouveau Rival, & mit par-là le comble au désespoir du Grand-Prieur, qui dans la fureur injuste où il étoit, crut devoir se venger par un moyen foible, mais trop commune ressource des Amans malheureux. Il sortoit de chez elle lorsqu'elle apperçut sur sa toilette une espèce de Lettre, qu'elle ouvrit, & dans laquelle elle lut ce Quatrain :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas,
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas !

Ninon étoit trop sensée pour se sentir outragée des marques d'un dépit si peu raisonnable. Elle crut

24 *Vie de Mademoiselle*

dévoir en plaifanter, & fe contenter de répondre au Grand-Prieur par quatre Vers fur les rimes qu'il venoit d'employer contre elle. La tradition nous les a confervés, les voici :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas ;
Mais fi l'Amour-prête des charmes ,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Le plus grand homme qui vécut alors ne fut guères plus heureux auprès d'elle. Pour la faire succomber, il falloit au moins lui inspirer plus de defirs que de respect & d'admiration. L'Abbé de Raconis son parent, & l'Abbé Boifrobert son ami, qui tous deux jouoient à-peu-près le même personnage auprès du C . . . de R . . . l'avoient souvent entretenu du mérite fingulier de Ninon ; & l'idée qu'ils lui en donnerent, lui fit naître l'envie de la voir & de l'entendre. Boifrobert

robert qui servoit à plus d'un usage à son Maître , promet de satisfaire sa curiosité.

Rempli des plus vastes projets que ses talens supérieurs & son activité conduisoient toujours à leur but , le C . . . n'avoit jamais renoncé aux amusemens de son cœur. Le grand homme suffit à tout. Chaque jour il cultivoit le goût qu'il avoit pour les Lettres , & chaque jour avoit des momens destinés à ses galanteries. Il est vrai (si nous en croyons le Cardinal de Retz) que dans l'art de plaire , il étoit quelquefois moins heureux. C'est peut-être à des ames d'une trempe plus commune à posséder l'art & les talens frivoles de la séduction.

Ce fut à Ruel (*a*) que l'intrigant Ecclésiastique fit voir à son Maître Ninon & son Amie , qui

(*a*) Maison du C.....

B

charmées de juger d'un homme ; qui fixoit les yeux de toute l'Europe étonnée , s'étoient prêtées volontiers aux desseins de Boissrobot. Les fêtes les plus galantes & les plus délicieuses furent les suites de cette connoissance. Mais Ninon ne se laissant point éblouir par la faveur qu'auroit pû attirer sur elle une pareille intrigue , osa se refuser aux soupirs de cet illustre Amant.

Piqué de sa résistance il voulut s'en venger , en portant ses hommages à Marion de Lormes , auprès de laquelle une fatalité singulière lui fit trouver des obstacles encore plus forts. Retenue alors par une inclination violente , & qu'elle avoit des raisons de tenir secrète , elle lui fit éprouver des difficultés qui ne pouvoient manquer d'irriter un esprit accoutumé à en surmonter de toutes les espèces. Ninon même , à ce qu'on dit , fut engagée à

fléchir tant de cruauté , & fut chargée d'offrir à son Amie cinquante mille écus qu'elle refusa. Le Cardinal de Retz prétend cependant qu'elle consentit enfin à se rendre à cette passion , & qu'elle alla quelquefois la nuit rendre des visites au C... mais presque tout le monde est d'accord que le goût vif qu'elle avoit alors pour un jeune Conseiller au Parlement (a) , lui fit dédaigner des offres aussi considérables.

En pareille circonstance , l'homme du génie le plus élevé se comporte comme un homme ordinaire. Le C... cessa tout-à-coup de voir Marion de Lormes & Ninon , qui ne perdirent pas un Ami d'un rang & d'un mérite aussi rare , sans en être fâchées , & sans concevoir encore plus de mépris pour cette

(a) Jacques de La Vallée , Sieur Desbarreaux.

28 *Vie de Mademoiselle*

passion impérieuse , qui porte le trouble au sein même de l'amitié.

L'état affreux où fut réduit Scaron , fut pour elle un nouveau chagrin. Amie tendre & compatissante elle ressentit toutes les douleurs de son Ami , qui ne l'oublia point dans la Liste des gens illustres , auxquels il fit ses burlesques adieux (*a*) lorsqu'il se fit transporter au Fauxbourg Saint Germain , pour y essayer des bains dont il parle avec une gayeté si peu compatible avec l'excès de ses maux,

(*a*) Adieu bien que ne soyez blonde,
Fille dont parle tout le monde ,
Charmant objet , belle Ninon.
La Maîtresse d'Agamemnon
N'eût jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable ;
Étoit sans voix , étoit sans luth ,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De si furieuse maniere

De retour au Marais, & presque anéanti par la cruelle paralysie qui ne lui laissoit que l'esprit libre, il n'eut d'abord d'autres ressources que de faire porter sa figure contrefaite chez ses connoissances. Mais Ninon en allant passer des journées entières auprès de lui, attira bientôt dans sa maison tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour & à la Ville, & par-là rendit au pauvre Scaron le service le plus signalé. Ce n'est pas d'elle, (comme on voit) que le fameux Chevalier de

Que ma foi ne s'en fallut guères
Que tout leur camp n'en fut gâté
Par Messire Hector irrité.
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant
Tâchez de n'en blesser pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.
Scaron, adieux au Marais.

B iij

Grammont avoit appris à se brouiller avec ses Amis , lorsqu'ils étoient malades.

Scaron n'étoit pas le seul alors dont ses sociétés ordinaires fussent privées. Elle ne voyoit plus depuis quelque tems un Philosophe , un Sectateur de la volupté , Desyveteaux enfin (*a*). Elle sçavoit que quelques affaires domestiques avoient menacé sa fortune de quelque dérangement ; & la situation où l'avoit pû mettre l'événement qu'elle ignoroit , augmentoit ses allarmes. Elle résolut d'aller le trouver , & de l'arracher au chagrin dont elle le supposoit dévoré , malgré la gayeté & la sagesse de son caractère. Ninon se trompoit , Desyveteaux étoit toujours heureux. Qu'on me permette d'écrire ici les

(*a*) Nicolas Vauquelin , Sieur Desyveteaux , mort à Paris en 1648. âgé de quatre vingt ans.

raisons fingulieres qui l'avoient fait renoncer à ses anciens plaisirs & à ses meilleures connoissances.

Cet illustre Epicurien trouvant un soir à sa porte une jeune fille évanouie, (a) lui fit donner du secours, & la fit entrer chez lui par un simple mouvement d'humanité. Mais dès qu'elle eut repris ses sens, & qu'il l'eut examiné, il sentit son cœur intéressé. Elle étoit jeune & jolie, & revenue à elle-même elle crut devoir témoigner sa reconnoissance à son bienfaiteur en jouant sur une harpe qu'elle avoit, quelques airs qu'elle accompagna du son de voix le plus séduisant.

Le Philosophe, qui avoit toujours été un entouusiast de Musique ne put se défendre de ce dernier attrait; il conçut aussitôt le dessein

(a) Elle s'appelloit Dupuis, & elle étoit d'Estampes.

de finir ses jours avec l'aimable Chanteuse. Il ne lui fut pas bien difficile de déterminer à ce parti une fille , dont la profession étoit de courir les cabarets des Fauxbourgs de Paris avec un frere ; elle trouva bientôt du plaisir à faire le bonheur d'un homme amoureux à l'excès ; & qui dans une des plus belles maisons du Fauxbourg Saint Germain lui faisoit partager cette vie voluptueuse & tranquille qu'il a décrite dans quelques-uns de ses Ouvrages. (a)

Quoiqu'il eût passé sa vie à la Cour en qualité de Gouverneur de M. de Vendôme, & d'Instituteur de Louis XIII. il s'étoit toujours senti un goût dominant pour la retraite. Les descriptions de la vie champêtre , qu'il avoit trouvées dans quel-

(a) On ne trouve ses Poésies que dans des Recueils ; elles sont simples & sans élévation.

ques-unes de ses lectures, lui avoient toujours fait préférer ce genre de vie à tous les autres. Ce goût se décida tout-à-fait avec la jeune Dupuis, qui se prêtant volontiers à ses idées, s'habilla en Bergere de Théâtre, pour figurer avec son Amant, qui voulut absolument jouer avec elle le rôle de Coridon à l'âge de soixante-dix ans.

Tantôt mollement couché sur un tapis de verdure il écoutoit les sons enchanteurs que la Bergere tiroit de son instrument. Des oiseaux attendris comme lui par la vive expression de cette harmonie s'échappoient de leur voliere, & venoient caresser de leurs aîles la harpe de la Dupuis, & bientôt plus enivrés, expirer sur son sein. Cette petite galanterie, à laquelle on les avoit élevés, étoit pour le Berger Philosophe un spectacle délicieux qui remplissoit son cœur de la plus

B v.

34 *Vie de Mademoiselle*

douce yvresse. Il s'imaginoit conduire avec elle leurs troupeaux confondus; leurs conversations n'étoient , pour ainsi dire , que de tendres Eglogues: l'attrait du plaisir qu'ils y trouvoient leur en avoit familiarisé les expressions & les idées.

Quelle fut la surprise de Ninon , lorsqu'elle trouva *le bon homme* (*a*) sous le déguisement original de Berger , une houlette à la main , la pannetiere au côté , & le chapeau de paille doublé de taffetas couleur de rose sur la tête. (*b*) Elle ima-

(*a*) C'étoit le nom qu'elle lui avoit toujours donné.

(*b*) Ah ! que ce fameux personnage ,
Qui ne connut de loix que celles du bon sens,
Desyveréaux en notre tems ,
Pensa d'une maniere & plus haute & plus sage !

Jusques à la fin de ses jours ,
Il porta constamment pannetiere & houlette :
Et dans les bras de ses amours
Expira mollement au son de la musette.

gina d'abord que les chagrins qu'il avoit effuyés avoient altéré sa raison ; & l'attendrissement alloit saisir son cœur , si Desfyveteaux , qui s'en apperçut , n'eût dissipé ce soupçon par la façon dont il lui parla de sa métamorphose. Il est des goûts & des plaisirs qui se justifient aux yeux d'une certaine Philosophie , lorsque portant tous les caractères de l'innocence morale , ils n'ont contre eux que la singularité. Eh ! que peuvent avoir nos amusemens de moins dangereux que de ne pas ressembler à ceux auxquels se livre la multitude !

C'est lui qui par de doux accords ,
Pour descendre chez les morts ,
Sçut se faire une route aisée :
Et sensible aux plaisirs en son dernier soupir,
Fit d'un affreux moment , un moment de
plaisir

Qui le mena dans l'Elisée.

Chaulieu , Ep. à l'Ab. Courtin.

B vj

Ninon vit avec plaisir l'aimable Compagne de son Ami. Sa figure, son esprit, ses talens l'enchanterent elle-même ; & Desfyveteaux, qui lui avoit paru ridicule au premier coup d'œil, ne lui parut plus que heureux.

Elle ne fit donc aucun effort pour le ramener à son ancien plan de vie, qu'elle trouvoit elle-même en ce moment bien moins aimable que celui qu'il avoit embrassé. Que pouvoit-elle offrir en effet de séduisant à des personnes qui avoient goûté des plaisirs purs & naturels ! Les vains amusemens du monde ne sympatisent qu'avec la dissipation, où l'esprit livré à la séduction passagere de l'art, laisse le cœur vuide dès que l'illusion cesse.

La Philosophie peu commune de Desfyveteaux ne fit faire probablement à Ninon que de pareilles réflexions, puisqu'elle ne cessa

point d'être son Amie , & qu'au contraire elle vint de tems en tems s'amuser du spectacle de leur tendre mascarade que Desyveteaux conserva jusqu'au moment de sa mort. Il la rendit presque aussi célèbre que sa vie , en exigeant de la Dupuis qu'elle lui jouât une Sarabande favorite , afin que son ame passa plus délicieusement. (a)

(a) Socrate dit que les gens de bien doivent imiter les Cignes qui , pénétrant l'avantage qu'il y a dans la mort , expirent en chantant : *Providentes quid in morte boni sit . cum cantu & voluptate moriuntur.* Brantôme conte l'histoire de la mort de Mademoiselle de Limeuil l'aînée , une des filles de la Reine , qui a beaucoup de rapport avec celle de Desyveteaux Quand l'heure de sa fin fut venue , (dit-il) elle fit venir à soi son valet qui s'appelloit Julien , & sçavoit très-bien jouer du violon ; Julien , lui dit-elle , prenez votre violon , & sonnez-moi toujours jusqu'à ce que vous me voyez morte , car je m'y en vais , *la défaite des Suisses* , & le mieux que vous pourrez , & quand vous ferez sur le mor , *tout est perdu* , sonnez-le quatre ou cinq

38 *Vie de Mademoiselle*

Quelle étude apprend à certains hommes à réunir dans leurs cœurs des sentimens si opposés ? Comment celui qui vivoit pour les plaisirs peut-il ne pas sentir de peine à les quitter ? Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'il porta tant qu'il vécut à son chapeau un ruban jaune pour l'amour, disoit-il, de la gentille Ninon qui le lui avoit donné.

Il ne doit pas paroître étonnant que Ninon, qui avoit eu de pareils Maîtres, dès qu'elle avoit sçu penser, se fût livrée à cette Philosophie si contraire aux principes qu'avoit voulu lui inspirer Madame de Lenclos. Depuis longtems elle ne vivoit plus avec cette mere raisonnable, qu'elle aimoit cependant

fois le plus piteusement que vous pourrez ; ce que fait l'autre ; & quand ce vint, tout est perdu, elle réitéra par deux fois, & se tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ses Compagnes, tout est perdu à ce coup & à bon escient, & ainsi décéda.

autant qu'elle en étoit aimée. La disparité de sentimens les avoit nécessairement défunies ; mais la nature ne pouvoit perdre aucun de ses droits sur le cœur de Ninon. La maladie sérieuse de sa mere fit éclater cette vérité dans tout Paris.

Madame de Lenclos , séparée de son époux & de sa fille , avoit contre l'un & l'autre ces préjugés trop communs aux personnes qui sacrifient tout à leur pieté. L'attachement qu'elle connoissoit à sa fille pour les choses du monde , faisoit naître dans son esprit une idée qu'elle croyoit conséquente , quoiqu'elle fût injuste. L'amour de la volupté lui paroissoit devoir conduire Ninon à l'oubli de toutes les vertus ; & puisque sa fille n'étoit point dévote , elle la croyoit dénaturée.

L'état dangereux dans lequel cette

40 *Vie de Mademoiselle*

mere se trouva détruisit bientôt une opinion si peu fondée. Ninon vola près de sa mere, dès qu'elle apprit sa situation : sans devenir encore ennemie du plaisir, elle crut devoir du moins en suspendre la jouissance. Amis, liaisons, sociétés, agrément, tendresse, tout cessa de l'amuser. Des soins alors plus chers à son cœur firent toute son occupation ; Madame de Lenclos en fut étonnée, & reconnut son erreur. Elle aimoit tendrement sa fille, elle s'en vit aimée. Rien ne pouvoit prolonger ses jours, puisque ce plaisir ne produisit point cet effet.

Quelque Philosophe que fut Ninon, elle ne put soutenir le spectacle d'une mere expirante ; son ame fut déchirée par la douleur. Heureux le cœur dont la Philosophie ne touche point à des foiblesses si respectables ! Il est vrai que cette mere

expirante tint à sa fille , avant de mourir , des discours que son état de langueur rendoit pénétrants & capables d'étonner un esprit , dont la sensibilité , la douleur & les veilles avoient ébranlé la fermeté. A peine Madame de Lenclos eut-elle fermé les yeux à la lumière , que sa fille conçut le projet de se retirer du monde. (a) L'absence de M. de Lenclos la laissoit maîtresse de sa conduite , & quelques Amis qui , malgré ses ordres , parvinrent à lui parler , ne purent la détourner de cette envie. Ninon éperdue , désolée , alla se jeter dans un Couvent des Fauxbourgs de Paris , qu'elle regardoit alors com-

(a) Il y en a que le malheur a rendus dévots par un certain attendrissement , par une pitié secrète qu'on a pour soi , assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. *Saint-Evremond ; Lettre à M. le Duc d'Orlonne.*

42 *Vie de Mademoiselle*
me devant être sa dernière demen-
re. (a)

On sçait que dans le cœur hu-
main la douleur la plus vive & la
plus légitime s'émeut par le tems.
Saint-Evremond & Marion de Lor-
mes sçurent profiter du calme que
reprirent par degrés les sens de leur
commune Amie. Désespérée de sa
résolution la belle de Lormes com-

(a) Puis j'aurois sçu

.

.

Ce que l'on dit du bel & saint exemple
Que là Ninon donne à tous les Mondains
En se logeant avecque les Nonains,
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A répandus quand sa mere sans elle,
Cierges brûlans & portant écussons,
Prêtres chantans leurs funébres chansons,
Voulut aller de linge enveloppée
Servir aux vers d'une franche lippée.

Scaron , Ep. à Sarrasin.

ptoit peu sur ses efforts ; mais S. Evremond connoissoit trop le cœur de Ninon pour imaginer que la vie triste qu'elle avoit embrassée pût lui convenir longtems. C'étoit déjà beaucoup d'avoir enfin obtenu de la voir , de lui parler. Ce premier pas vers l'amitié lui répondoit de ceux qu'elle avoit encore à faire. Et tous deux enfin la rendirent au monde qu'elle avoit quitté par une espece de légéreté (disoient-ils), dont elle devoit être incapable dans la fuite.

Le peu de tems qu'avoit duré sa retraite n'avoit pû effacer de son cœur les impressions de la volupté. A peine eut-elle revû ce monde enchanteur , qu'elles se réveillèrent toutes , & qu'elle ne conçut pas comment elles avoient pû pendant un tems lui paroître moins vives. L'amour rentra donc dans son ame ; mais l'amour , sans tiran-

44 *Vie de Mademoiselle*

nie , fans troubles & fans ce vain cortége , par qui l'envie d'excuser ses foibleſſes le fait ſuivre ordinairement chez la plûpart des femmes. (a)

Ce que le retour de Ninon au milieu de ſes amis leur cauſa de plaisir , eſt au-deſſus de toute expreſſion ; on ne ſauroit ſe peindre aſſez combien elle devoit leur être chere. Les femmes même du plus haut rang ne firent aucune difficulté de ſe lier avec une fille qui réunifſoit tant de véritables charmes. L'éruclition ſèche & ſtérile étoit bannie de ſa ſociété. L'affectation ſur-tout , & cette Métaphyſique

(a) L'Amour fut-il jamais fait pour être durable ?

C'eſt le feu d'un éclair , un peu ſolide bien ,
C'eſt un ſonge enchanteur , un fragile lien (
Qui ne forme & ne rompt rien qui ſoit raifonnable.

Chaulieu , Ep. à l'Ab. Courtin.

d'esprit & de sentiment, dont quelques génies étroits & guindés empoisonnoient alors jusqu'à la galanterie, s'étoient retirées à l'Hôtel de R. . . . que Bayle appelle *un véritable Palais d'honneur.* (a) C'étoit-là sur-tout, que le précieux des expressions, l'entortillage des idées, la fadeur des complimens se perfectionnoient tous les jours en dépit de la raison & du bon goût.

Chez Ninon tout étoit vrai, tout étoit agréable; il n'étoit guères possible qu'il ne s'y gliffât de tems en tems quelque homme peu fait au ton qui y regnoit; mais il étoit bientôt forcé de s'en éloigner. Le naturel & les graces simples de la conversation effrayent ceux qui n'en sentent pas le mérite, & la société se retrouvoit à l'unisson. La

(a) Mademoiselle de Scudery a fait dans son Roman de Cyrus, une description de la petite Cour de R.....

justesse du discernement, la délicatesse du goût de Ninon alloit (s'il m'est permis de le dire) se naturaliser chez tous ses amis. Enfin si ce caractère d'ouverture aimable, de politesse aisée, de probité douce, d'agrément & de goût, qui distinguent aujourd'hui les François, ne lui dût pas son commencement, on ne peut disconvenir qu'elle ne l'ait porté à sa perfection, & qu'elle ne se soit fait une loi de s'inspirer à tous ceux qui jouissoient du plaisir de vivre avec elle.

Quelques engagements, qui se succéderent d'assez près, exciterent entre deux Rivaux une querelle peu commune; elle se trouvoit dans un état, dont on rougit, lorsqu'il n'est pas le fruit d'un lien respectable & nécessaire à l'ordre établi pour les fortunes. Ninon enfin, d'Amante alloit devenir mere. Et soit que la dispute, qui survint

entre le Maréchal d'Estrées & l'Abbé Deffiat , sur les droits qu'ils prétendoient tous deux avoir à cet enfant , pût l'amuser , soit qu'en effet elle ne se crut pas assez sûre de sa décision pour la risquer , il est certain qu'elle ne prononça rien entre eux ; & qu'après bien des démêlés , ils furent obligés de convenir qu'il ne leur restoit point d'autre parti que de décider par le sort à qui ce fruit de l'amour appartien-droit. On apporta trois dez , & la fortune se déclara pour l'enfant en le refusant à l'Abbé Deffiat , qui peut-être auroit moins fait pour son bonheur que le Maréchal.

Ninon consentit avec plaisir à céder au Maréchal d'Estrées , un bien pour lequel il avoit témoigné tant d'empressement ; elle s'en laissa priver avec joie pour l'abandonner aux soins tendres & vraiment pa-ternels qu'il eut toujours pour lui.

Ce fut au service de la Marine , que M. le Maréchal d'Estrées destina ce premier enfant de Ninon , qui dans la suite , sous le nom de Chevalier de la Boissiere, y acquit le grade de Capitaine de Vaisseau ; héritier d'un des talens de sa mere ; il eut pour la Musique toute la disposition & le goût imaginables. Il finit ses jours à Toulon il y a trente ans dans l'âge le plus avancé ; mais sans avoir perdu l'attachement décidé qu'il avoit eu pour le plaisir. Son Cabinet étoit rempli de toutes sortes d'instrumens & des ouvrages des meilleurs maîtres. Tous les Musiciens , qui pendant son séjour à Toulon passoient d'Italie en France , ou qui retournoient en Italie , ne manquoient jamais d'aller descendre chez lui , ils y étoient parfaitement reçus , pourvû qu'ils eussent la complaisance de lui faire entendre à quel point de perfection ils portoient leurs talens. Le

Le bonheur dont Ninon vit jouir ce fils tout le tems de sa vie ne lui permit jamais de se repentir de la foiblesse à laquelle il devoit le jour. Heureuse ! si dans la suite elle n'eût pas été mere une seconde fois pour éprouver le plus grands des malheurs.

La mort du Cardinal de Richelieu , & celle de Louis le Juste avoient changé la face de l'Etat. Les premieres années de la Régence ne furent marquées que par les plaisirs d'une Cour aimable , & par le bonheur de tous les sujets.

Les François, aussi naturellement amis des plaisirs que de la gloire , ne s'occupèrent plus qu'à partager leurs cœurs entre ces deux objets.

Aucun Amant qui ne servît son Roi ,

Guerrier aucun qui ne servît sa Dame (a).

(a) Stances irrégulieres sur les premieres années de la Régence , par Saint-Evrémond , à Mademoiselle de Lenclos.

C

Quel tems heureux pour Ninon ,
 dont l'ame vive & sensible ne respi-
 roit que par la volupté & pour elle.
 La nature , qui sembloit avoir pris
 plaisir à la former , lui devoit ces
 beaux jours d'abondance & de dé-
 lices , qu'autorisoit une douce po-
 litique.

Tout goût paroissoit légitime ,
 La douce erreur ne s'appelloit point crime.
 Les vices délicats se nommoient des plai-
 sirs (*).

La Nation Françoisse , devenue
 plus éclairée sur les agrémens de la
 société , par un commerce moins
 mystérieux & moins interrompu
 avec les femmes , & par l'amour &
 la culture des Lettres , jettoit les
 fondemens d'une gloire , qui en
 augmentant les connoissances , les
 talens & les Arts, devoit la faire
 envier , & bientôt imiter de tout

(*) Ibidem.

l'Univers. Mais on ne voyoit encore que l'aurore de ces jours réservés au plus grand de nos Rois.

Ce fut alors que Ninon environnée de plus en plus de tout ce qu'il y avoit d'aimables gens à Paris, ne vit plus qu'un bonheur véritable à faire des heureux; mais sans intérêt, sans bassesse, & comme dit M. de Voltaire dans son Temple du goût.

Avec cet Art, cette délicatesse,
Qui rend la moins fiere beauté
Respectable dans sa foiblesse.

Ce qui doit faire concevoir dans Ninon ce mérite supérieur, qui la distingue de toutes les femmes, c'est qu'entraînée par l'yvresse de son cœur, au milieu du torrent de ses foiblesse, elle ne perdit jamais le goût de ces plaisirs, moins vifs mais plus chers à la raison. Tendre pour ses Amans, exacte aux bien-

féances, toujours fidèle à ses amis, ses momens, ses plaisirs, ses soins, ses attentions, son cœur se partageoient entr'eux : l'Amant le plus aimable n'eut jamais le droit injuste de la posséder toute entière. Et (si nous en croyons *l'Abbé de Chateaufort*) ses Amans n'avoient point de Rivaux plus à craindre que ses amis.

Le Marquis de Sevigné, qui par un goût trop naturel aux hommes, n'avoit pas trouvé dans une femme assez belle, pleine d'esprit, peut-être trop jalouse de paroître estimable, les agrémens propres à fixer son cœur, trouva Ninon mille fois plus charmante. Madame de Sevigné même dans une Lettre où elle parle de l'amour de son fils pour Ninon, témoigne assez, en disant *qu'elle avoit gâté son pere*, que cette passion ne lui avoit pas été plus inconnue qu'indifférente.

Le jeune M. de Vassé donnoit

souvent à Ninon des Fêtes à Saint Cloud , auxquelles le Marquis de Sevigné, comme ami commun , se trouvoit toujours. Il connoissoit Ninon , il sçavoit que la galanterie de son Rival étoit un foible moyen pour attacher un cœur qui n'étoit jamais esclave que de ses propres goûts. Le Marquis de Sevigné crut ne pas manquer à l'amitié en se faisant entendre , & Ninon n'imagina point manquer à la reconnoissance en le préférant à son généreux Rival.

Je ne parle point du chagrin qu'elle ressentit en apprenant que le Marquis , bientôt après son bonheur avoit perdu la vie dans une affaire d'honneur qu'il eut avec le Chevalier d'Albret. Il fut véritable sans doute ; mais un feu léger allumé par les sens , par l'occasion n'éternise aucun regret. M. de Vassé cependant n'en fut pas plus heu-

54 *Vie de Mademoiselle*

reux. Il avoit cessé de plaire ; il s'en apperçut , & d'ailleurs Ninon eut toujours la bonne foi de le dire. Elle ne connoissoit de honteux dans le commerce de la tendresse que l'art & le mensonge.

Il n'étoit guères possible que le jeune Duc d'Anguien , qui vivoit alors très-familièrement avec le Comte de Mioffens & Saint Evremond , ne les eut entendûs faire l'éloge de leur illustre amie. L'Hôtel de R. . . . qu'il honoroit de sa présence lui avoit toujours plû médiocrement ; la fameuse guirlande de Julie , (*a*) dont ont s'occupoit sans cesse dans cette société , n'amu-soit guères un Prince , qui d'ailleurs avec un esprit & des connoissances supérieures , avoit en général peu de goût pour la Poësie.

(*a*) Tous les beaux esprits qui fréquen-toient l'Hôtel de R. formerent un jour le dessein de faire une guirlande pour Made-

La maison de Ninon , dans laquelle il daigna se faire conduire , lui parut bien différente du Temple Académique , qu'il ne fréquentoit que par habitude , & auquel il renonça presque tout-à-fait. La séduction du cœur suivit de bien près celle de l'esprit , & le vainqueur de Rocroy ne put se défendre d'une tendresse qui fit la gloire de l'Amante , & le bonheur de tous les deux.

Tous les héros de Bellone ne le font pas toujours de Venus , l'ame la plus haute ne sert à rien à ces combats où la valeur n'a point de part. (a)

moiselle de R. qu'on appelloit Julie d'Ang. Chacun choisit une fleur ; & fit des Vers sur celle qu'il avoit préférée. M. Godeau étoit un des Concurrents ; & comme il étoit fort petit , on l'appelloit le Nain de Julie.

(a) Pour avoir la valeur d'Hercule ,

On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.

Chaulieu.

C iv

Le jeune Prince, fait pour la gloire la plus immortelle, l'étoit moins pour la volupté, malgré cet air robuste, & ces marques de force qu'il avoit reçus de la nature. *Pilosus aut fortis, aut libidinosus* (dit un proverbe latin, que Ninon connoissoit) *Ah ! Monsieur,* (s'écria-t-elle un jour dans ses bras,) *il faut que vous soyez bien fort.*

Il vécut cependant assez longtemps avec elle dans cette étroite liaison, que l'utilité qu'il retiroit chaque jour de son commerce n'entretenoit pas moins que son amour pour elle. Ninon aussi naturellement portée à mériter de l'estime que de l'amour employoit le crédit qu'elle avoit sur le cœur de ses Amans à régler leur conduite, à leur inspirer le vrai goût des devoirs de leur état. Quelle impression ne devoient pas faire sur eux les conseils d'une fille charmante, ac-

compagnés des graces du sentiment & des agrémens de l'esprit ? Ainsi la fameuse Aspasia gravoit dans le cœur de Periclès cet art séduisant de la parole & les maximes les plus saines d'une politique, dont il fit un si grand usage.

Ce jeune Héros, plein d'amour & d'estime pour Ninon, passoit auprès d'elle tous les momens dont ses études profondes & les occupations attachées à son rang, lui permettoient de disposer : devenu dans la suite Prince de Condé, il ne cessa point de lui donner des marques de la plus vive amitié : jusques-là que la rencontrant quelquefois dans les rues, on l'a vû faire arrêter son équipage, & mettre pied à terre pour aller la saluer à la portiere du sien.

Le Prince de Marillac (a) moins

(a) Depuis Duc de la Rochefoucault, né le 26 Décembre 1613. & mort le 17 Mars 1680.

Philosophe alors qu'il ne le fut dans la suite, & se piquant au contraire de tous les vices de la jeunesse (a) de son tems, ne put refuser son admiration aux qualités solides & estimables de Ninon, qu'il voyoit souvent avec le Duc d'Anguien; il se lia bientôt avec elle d'une amitié qui dura jusqu'à sa mort. Rien en effet n'étoit comparable au noble désintéressement avec lequel cette fille voyoit des gens si fort au-dessus d'elle. Jamais la plus légère considération des avantages qu'elle pouvoit tirer de ces connoissances illustres, n'entra pour rien dans sa conduite. Les mouvemens de son cœur, & le mérite qu'elle reconnoissoit dans ses Amans, étoient les seuls motifs de leur bonheur.

(a) Madame de la Fayette le changea. Elle disoit que M. le Duc de la R.... lui avoit donné de l'esprit, mais qu'elle avoit réformé son cœur.

La célébrité de Ninon, portée au plus haut point, ne pouvoit manquer d'exciter la haine & l'envie de quelques femmes, sur-tout de celles qu'on appelle prudes, qui n'ont souvent de la vertu que le masque, qu'elles n'ont pas même l'art de rendre agréable. On conçoit tout ce que leur jalousie, & ce talent de nuire, si propre à leur espèce, pouvoient leur faire imaginer contre une fille dont le vrai mérite enlevoit à leurs charmes une partie de leur puissance. Les plaintes les plus amères, les cris les plus multipliés contre une conduite qu'elles n'étoient pas dignes d'imiter, parvinrent jusqu'à la Reine Régente, qui crut devoir mettre ordre à des excès qu'on lui peignoit chaque jour sous les couleurs les plus noires.

Anne d'Autriche envoya donc à Ninon un Exempt de ses Gardes

pour lui donner ordre de se retirer dans un Couvent, dont elle lui laissoit cependant le choix. (a) Ninon qui vit aussitôt d'où le coup partoit, & qui prévoyoit qu'il ne seroit pas difficile à quelqu'un de ses amis de faire revenir la Reine de la prévention où elle étoit, ne reçut cet ordre qu'en plaisantant. Elle répondit à celui qui en étoit porteur, qu'elle étoit sensible autant qu'elle le devoit à la bonté qu'avoit la Cour de lui laisser le choix du Couvent, & qu'elle se décidoit sans peine pour celui des *grands Cordeliers*. *Fi la vilaine*, dit Anne d'Autriche, en apprenant de quelle façon son ordre avoit été reçu : lorsque M. de Guitaut, Capitaine de ses Gardes, témoin de

(a) La Reine Régente vouloit d'abord l'envoyer aux Filles Repenties ; mais le célèbre *Bautru* lui dit qu'elle n'étoit ni fille, ni repentie.

la façon dont la Reine prenoit cette réponse, l'assura qu'elle n'étoit qu'un badinage de Ninon, qui méritoit mille considérations pour toutes les qualités essentielles de son cœur & de son esprit. Ce témoignage fut bien-tôt appuyé par celui de tous les Seigneurs qui la connoissoient. Enforte que la Reine ne pensa plus à l'inquiéter, & même elle se plaignit hautement des criailleries importunes que l'on continuoit à lui faire contre une personne considérée des plus grands Seigneurs de sa Cour, & sur-tout du Duc d'Anguien, qui dès-lors ne passoit pas pour accorder légèrement son estime aux femmes. (a)

A ces jours heureux que le Royaume venoit de passer dans la

(a) *Le moyen (dit Madame de Sévigné) de n'être pas flattée de l'estime de M. le Prince, d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des Dames.*

paix & la volupté, succéderent bientôt des jours de discorde & de haine. Les impôts nécessaires à l'entretien d'une guerre, qu'on reprochoit au Ministre de n'avoir pas terminée aussi avantageusement qu'il le pouvoit à *Munster*, parurent à quelques esprits remuants un prétexte suffisant à l'envie de servir leurs projets ambitieux sous le voile apparent du bien public. (a)

Un Ministre de paix, puisqu'il l'étoit de la Religion, osa lever sa tête orgueilleuse dans ces tems de cabale & de fédition. On vit bientôt ce Prélat inquiet *demi soldat demi Pasteur*, (b) corrompre par ses intrigues secretes la fidélité des

(a) Si on réforme & si on règle ainsi les Etats, bienheureux sont les Etats qu'on laisse dans la corruption & le desordre. *Balzac, Lettre à Conrard.*

(b) Lettre 16. de *J. Loret*, du 2. Septembre 1650.

Grands & du peuple. C'est alors que pour me servir d'une expression de *Cyrano*, on vit vomir des flots d'écume sur la pourpre Royale & sur celle de l'Eglise. Des Rimeurs sans mérite & sans vertus vendirent lâchement leurs voix aux ennemis de l'Etat, des Vaudevilles injurieux, des libelles diffamatoires furent les manifestes de cette guerre intestine, qui paroissant ne s'élever que contre un seul homme, auroit entraîné tout le Royaume vers sa ruine, si le Ciel, qui vouloit le faire passer de ce danger affreux à la grandeur la plus haute, n'avoit soufflé plusieurs fois parmi les mutins cet esprit de discorde, ces raisons d'intérêts divisés qui les rendirent les seules victimes de leurs projets.

Ninon n'avoit point épargné ses conseils à ceux de ses Amans qu'elle vit avec douleur hazarder le

respect qu'ils devoient à la Majesté du Trône ; & la Maison de Scarron , qui devint un des rendez-vous des factieux , n'eut plus pour elle aucuns charmes. Il ne lui manquoit plus que de voir M. de Lenclos son pere , contraire au parti de la Cour. Et elle ne pût douter de ce malheur par l'attachement qu'il voua au Coadjuteur , le centre de l'orage qui commençoit à éclater.

Quelques efforts qu'on fit pour la tromper sur les vûes de l'intérêt public que la trahison ne manque jamais d'affecter , elle démêloit les raisons particulieres qui conduisoient les Rebelles , & prit le parti de quitter le théâtre des scènes dangereuses qu'on se préparoit d'exécuter. M. le Marquis de Villarceaux , alors son Amant , avoit une Terre assez éloignée de Paris , qu'elle choisit pour le

lien de sa retraite ; & soit qu'elle aimât cette fois plus tendrement qu'elle n'avoit encore fait , (a) soit qu'elle ne pût soutenir plus long-tems le spectacle des malheurs de sa Patrie , elle gagna assez sur elle pour aller passer à la Campagne près de trois années dans une uniformité d'amusemens peu faite pour la vivacité de son esprit & la légèreté de son cœur.

Saint Evremond , étonné d'une constance qu'il n'avoit jamais attendu d'elle , lui écrivit à ce sujet une Elegie , qu'on trouve dans ses Œuvres , & dans laquelle en lui faisant la peinture de ses anciens plaisirs , il lui reprochoit la passion férieuse qui l'occupoit si long-tems & si loin de ses amis. Mais son re-

(a) Lorsqu'une fois il est sensible ,
Le cœur le plus léger devient le plus constant.

Les Adieux de Mars , st. 2.

tour fut moins l'effet de cette plaisanterie que de la fin des troubles de Paris, qu'elle avoit juré de ne revoir que tranquille.

Le bonheur de M. de Villarceaux lui avoit fait bien des jaloux. Quel triomphe pour lui d'avoir fixé le cœur le plus volage, & d'oser reparoître encore en Amant aimé après un tête-à-tête de trois ans ! C'étoit avoir surmonté tout, que d'avoir évité les dangers d'une épreuve aussi communément funeste à la tendresse la plus vive. Madame de Villarceaux sur-tout en étoit furieuse, & ne pouvoit dissimuler la haine que lui donnoit pour Ninon la foiblesse de son mari.

Elle avoit un jour grande compagnie chez elle, & quelques-unes de ses amies ayant demandé à voir un fils qu'elle aimoit tendrement ; il parut accompagné de son Pré-

cepteur qui ne le quittoit point. Des éloges de la figure, on passa à ceux de l'esprit. Et Madame de Villarceaux enchantée des caresses qu'il recevoit, s'avisa de vouloir donner quelques preuves de sa bonne éducation. Interrogez mon fils, (dit-elle,) sur les dernières choses qu'il a apprises. Allons Monsieur le Marquis (dit aussi-tôt le grave Précepteur avec une prononciation Italienne, qu'il avoit un peu communiquée à son élève) *quem habuit successorem Belus Rex Assiriorum ? Ninum* (répondit le jeune Marquis.) A l'instant Madame de Villarceaux sans s'informer de ce qu'avoit demandé le Précepteur, & frappée seulement de la parfaite ressemblance du mot qu'on venoit de prononcer avec le nom de celle qui lui avoit enlevé le cœur de son époux, se mit dans une fureur horrible. Voilà

68 *Vie de Mademoiselle*

de belles instructions (dit-elle) à donner à mon fils de l'entretenir des folies de son pere ! Je juge par la réponse du Marquis de l'impertinence de la question. Le Précepteur eut beau protester qu'il ne concevoit rien au courroux de Madame , & que M. son fils n'avoit pas dû répondre autre chose que *Ninum* , que ce fait étoit connu de tout le monde ; rien ne pût lui faire entendre raison : Et quelques efforts que l'on fit pour rendre le calme à cette femme jalouse , ils furent inutiles. Elle pouffa le ridicule de cette scène aussi loin qu'il pouvoit aller. Le bruit s'en répandit dans toute la Ville , & parvint bientôt à Ninon qui en rit long-tems avec ses amis & M. de Villarceaux même. On ne peut guères douter que comme elle aima toujours à conter jusqu'aux moindres particularités de sa vie , elle n'ait amusé Mo-

liere de cette histoire ridicule ; & que ce grand homme qui mettoit ingénieusement tout à profit , ne se la soit rappelée , lorsqu'il fit la Comtesse d'Escarbagnas. (a)

M. de Lenclos, échappé aux suites funestes , que pouvoit avoir l'indiscrétion , avec laquelle il avoit osé paroître sous les étendarts scandaleusement rebelles du Coadjuteur , avoit revu sa fille avec tout le plaisir imaginable. Sa grande réputation étoit en quelque façon son ouvrage ; il s'applaudissoit du succès des leçons qu'il lui avoit données , & le mérite qu'il lui découvroit tous les jours , la lui rendoit encore plus chère. Ninon de son côté dans l'espérance que la fureur des armes , qui avoit toujours possédé son pere (b) ne trouveroit plus

(a) V. la Scène 19.

(b) Il avoit toujours joué un rôle considérable parmi ce qu'on appelloit les braves de ce tems là.

d'occasions qui pussent le conduire à sa perte, jouissoit avec la plus vive sensibilité de la joie de le voir entierement occupé de ses plaisirs, lorsqu'une maladie inopinée sembla menacer des jours, qu'elle chérissoit autant que les siens. L'état où se trouva M. de Lenclos ne laissa bientôt plus d'espoir à ceux qui l'environnoient. Il s'en aperçut, & faisant appeller sa fille, à qui sa situation arrachoit des larmes, il voulut lui paroître aussi Philosophe à sa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant sa vie. *Approchez Ninon* (lui dit-il, d'une voix foible & presque expirante) *vous voyez que tout ce qui me reste en ce moment, est un souvenir facheux des plaisirs qui me quittent. Leur possession n'a pas été de longue durée, & c'est la seule chose dont je puis me plaindre à la Nature. Mais hélas! que mes regrets sont inutiles! vous qui avez à me sur-*

vivre profitez d'un tems précieux, & ne devenez jamais scrupuleuse sur le nombre, mais sur le choix de vos plaisirs. A peine finissoit-il ce discours si contraire à ceux que Madame de Lenclos, prête à quitter la vie comme lui, avoit jadis tenus à sa fille, que faisant un effort pour l'embrasser, il rendit son dernier soupir sur son sein. Ninon perdoit le plus tendre des peres; mais la tranquillité de sa mort en rendoit le spectacle moins effrayant. Cette sécurité Philosophique, que M. de Lenclos avoit au moins affectée à son dernier instant, n'excitoit aucun de ces mouvemens, dont l'imagination & les sens sont ordinairement troublés dans de pareilles circonstances. Selon les principes même de Ninon, M. de Lenclos venoit d'expirer en Sage. Une douleur aussi excessive qu'inutile l'auroit rendue moins digne d'être sa fille & son élève.

Ninon ne trouva point après cette mort une fortune aussi considérable qu'elle auroit pû l'être , si son pere ne l'avoit pas dérangée par son amour pour les plaisirs , & par les différentes affaires que lui avoit suscitées cette qualité de *Brave*, qu'un reste de férocité faisoit encore estimer aux François ; mais déterminée à ne se lier jamais de cette chaîne , qu'il est si rare de trouver long-tems légère & même supportable , (*a*) elle prit le parti de placer à fonds perdus le bien , qui lui restoit. Sept ou huit mille livres de rente qu'elle se fit par ce moyen lui parurent suffisantes pour ne craindre aucun des besoins de la vie.

Un de ses étonnemens , à son retour de la Terre de M. de Villar-

(*a*) Il y a de bons Mariages (dit M. de la Rochefoucaut) mais il n'y en a point de délicieux.

ceaux ;

ceux avoit été de trouver Scarron marié avec l'aimable Mademoiselle d'Aubigné. Dans la situation où étoit cette jeune personne, lors de ce mariage, il étoit difficile à la vérité qu'elle parvînt à quelque établissement avantageux ; mais elle ne pouvoit guères trouver d'homme moins fait que Scarron pour un lien de cette espece. Tout l'esprit & toute la gayeté du monde ne suffisoient pas pour le former , & c'est pourtant tout ce que pouvoit offrir le célèbre malade de la Reine à une personne aussi charmante , mais qui par cette singularité remplissoit un dessein qui devoit n'avoir rien d'égal.

On ne pouvoit pas avoir plus d'esprit que l'Epouse , ou plutôt la Compagne de Scarron ; & celui-ci n'eut pas de plus grand desir que de la voir unie par l'amitié avec Ninnon. Il suffisoit pour cela qu'elles se

D

vissent : leur instinct mutuel , leur vivacité à reconnoître le vrai mérite , devoient les attacher l'une à l'autre. Supposé que l'histoire de Barbé (a) fût vraie, Madame Scarron ne paroïssoit pas y faire une grande attention ; le plaisir alloit dans son jeune cœur bien avant toute espèce d'ambition.

Le commerce d'amitié, qui se forma entre Madame Scarron & Ninon, fut si tendre , qu'elles n'eurent bientôt plus qu'un lit pour elles deux , à ce que disent les Mémoires de M. le M. de L. F. . . . Un incident qui divise toutes les femmes , ne put même en affoiblir les nœuds ; & Ninon vit sans colere

(a) Barbé étoit un Maçon qui se mêloit d'Astrologie ; il avoit prédit à Madame Scarron (à ce qu'on prétend) qu'elle seroit un jour dans le plus haut degré d'élevation. *Nota* qu'il avoit ajouté que cette élévation auroit sa fin peu de tems après qu'il seroit mort , & qu'il n'en fut rien.

M. de Villarceaux , encore son Amant , ressentir pour son amie des sentimens que celle-ci étoit bien prête d'écouter. L'infidélité d'abord est timide. On se déroboit aux yeux de Ninon : dont la présence devenoit chaque jour plus gênante, Elle s'en apperçut ; puisqu'on la fuyoit ; puisqu'on mettoit du mystere à cette intrigue , c'étoit y mettre de la trahison. Elle en avoit deux à pardonner , & tous deux trouverent grace devant elle. Elle rassura son amie sur ses craintes , & le Marquis sur son embarras : il ne lui manquoit plus que d'être leur confidente , & sa Philosophie ne lui fit trouver rien de honteux à la devenir. Si dans ce qu'on appelle rupture , infidélité , on écou-toit moins l'amour-propre , on se trouveroit moins d'amour , on ver-roit moins de justice à ses plaintes & à ses emportemens , & on se com-

D ij

porteroit aussi sagement que Ninon.

M. de Villarceaux fut bientôt remplacé par un autre Amant, & d'autres succéderent à celui-ci sans doute. Mais je ne dois parler dans ces Mémoires que de ceux qui fournissent quelques particularités : à ne vouloir en passer aucun, la chaîne en seroit peu facile à former, & ne seroit peut-être que fatigante.

M. de Gourville, parvenu à une fortune & une considération assez grandes par son mérite, autant que par l'attachement qu'il avoit pour la Maison de Condé & celle de la Rochefoucault, sentoit pour Ninon une passion fort vive, qu'elle avoit écoutée, lorsque l'utilité dont il pouvoit être à ses bienfaiteurs le força de s'éloigner de Paris. Le Prince de Marillac accompagnoit le Grand Condé qui couroit à une gloire bien différente de celle dont il s'étoit couvert jusques-là, puis-

qu'elle ne pouvoit être que funeste à sa Patrie. M. de Gourville étoit Amant & François , cependant il se fit l'effort de tout sacrifier à une espèce de devoir qui lui faisoit violer le plus sacré de tous ; l'amour qu'on doit à son Pays.

Avant son départ il fallut prendre quelques mesures , pour mettre à couvert un commencement de fortune qui devint ensuite plus considérable. Dans la circonstance où il se trouvoit, il pouvoit être dangereux pour lui de se servir des moyens ordinaires pour s'en procurer la sûreté. Il alloit devenir rebelle ; & la voye du dépôt secret lui parut la seule qu'il eût à prendre.

Il connoissoit un Grand - Pénitencier , qui s'étoit rendu fameux par la régularité de ses mœurs , & qui par-là sembloit mériter la plus grande confiance. Ce fut chez lui

D. iij

78 *Vie de Mademoiselle*

qu'il songea d'abord à déposer vingt mille écus qu'il avoit en espèces. Mais son estime pour Ninon, qu'il alloit quitter avec tout le chagrin possible, le détermina à partager cette somme entr'elle & l'Écclésiastique. Il porta donc chez l'un & chez l'autre dix mille écus, qu'il leur confia pendant son absence. Ninon fut plus sensible à cette preuve d'estime de son Amant, qu'elle ne l'auroit été au sacrifice des motifs qui l'arracheroient à son amour.

M. de Gourville, de retour à Paris, alla d'abord chez le Pénitencier réclamer son dépôt. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui répondit faiblement qu'on ignoroit ce qu'il demandoit; qu'on n'avoit point de connoissance du dépôt dont il parloit, & qu'on n'avoit coutume de recevoir que des deniers destinés à être distribués aux Pauvres, obligation à laquelle

on avoit soin de satisfaire aussitôt. Il eut beau se plaindre, protester, se fâcher, on ne lui opposa que le flegme le plus désespérant, que la physionomie la plus contrite, que les dehors de la plus rigide probité. On ne cessa de nier, & l'on força M. de Gourville de se taire, en s'offensant de la témérité de sa demande. L'hypocrisie ne manque jamais d'intéresser en sa faveur le respect sacré, qui n'est dû qu'à ce qu'elle a le front d'imiter. Et la prudence fit prendre à M. de Gourville un parti, que ne lui conseil-
loient ni la justice ni le courroux dont il étoit saisi.

Trompé si cruellement dans l'idée que M. de Gourville s'étoit faite d'un homme que tout Paris croyoit incorruptible, il n'imagina pas être plus heureux auprès de Ninon, dont il avoit été oublié. Tout lui paroissoit suspect après ce qu'il ve-

noit d'éprouver. Eh comment espérer d'une femme, dont les mœurs n'étoient pas irrépréhensibles, plus de probité, que d'un homme qui vivoit depuis long-tems dans l'austérité la plus grande ! Il craignit même d'aller la voir, de peur d'être forcé de haïr ce qu'il avoit tant aimé.

Ninon ayant appris que M. de Gourville étoit à Paris depuis quelques jours, & surprise de ne le point voir arriver chez elle, l'envoya chercher, & lui fit dire qu'elle étoit étonnée de son peu d'empressement, & qu'elle exigeoit qu'il ne différât pas plus long-tems à venir l'embrasser. Il y vint donc ; mais honteux du soupçon qu'il avoit eu, la démarche de Ninon lui faisoit assez sentir qu'il s'étoit trompé. Il se fait annoncer, Ninon vole dans les bras de son Ami. Ah Gourville ! (lui dit-elle) il m'est

arrivé un grand malheur pendant votre absence. A ces mots M. de Gourville se replonge dans ses premières allarmes : à peine osoit-il lever les yeux sur Ninon. Je vous plains si vous m'aimez encore , (ajouta-t-elle en se trompant sur la nature de son trouble) ce malheur est irréparable. J'ai perdu le goût que j'avois pour vous , mais je n'ai pas perdu la mémoire ; & voici les dix mille écus que vous m'avez confiés en partant. Remportez-les , mais ne me demandez plus un cœur dont je ne puis disposer aujourd'hui en votre faveur. Il ne me reste plus pour vous que l'amitié la plus sincere. M. de Gourville que ce double procédé remplissoit d'admiration , ne put s'empêcher de soupirer encore ; mais il se rendit justice : il sentit qu'un amour , qu'il avoit sacrifié lui-même par son absence , n'avoit au-

D v

cun droit à la plainte, & se résolut à borner son bonheur à l'amitié précieuse qu'on venoit de lui offrir.

Il ne put s'empêcher de lui raconter l'indignité du Grand-Pénitencier, & la perte qu'il venoit de faire avec un homme d'une réputation si haute. Vous ne m'étonnez point; (lui dit-elle) mais je n'ai pas dû pour cela vous devenir suspecte. Je ne vous demande point ce que vous avez pensé; vous m'offenseriez peut-être en ne me trompant point; cependant la différence prodigieuse de nos états & de nos réputations ne faisoit rien contre moi.

La conduite de Nimon dans cette conjoncture lui fit beaucoup d'honneur, sans doute par comparaison avec celle qu'avoit tenue le pieux Ecclésiastique. Retenir un dépôt est une chose affreuse; mais peut-

on dire qu'il soit fort honorable de le restituer ! Est-ce à de pareils devoirs qu'on doit reconnoître la vertu ?

Ninon dût trouver étonnant, & même injurieux, qu'on la louât d'une semblable action. Elle n'étoit pas faite pour ressembler à cette femme galante de Rome, nommée *Oclacilia*, à qui *Vitellius Varro* son Amant, malade à l'extrémité, avoit laissé, à titre d'une dette fictive, une somme payable par ses héritiers, & qu'elle exigea de *Vitellius* même lorsqu'il fut en santé, en se servant de l'aveu qu'il avoit fait, qu'elle la lui avoit prêtée. (a) *Simprouie*, la grace & la Muse de son siècle, nia publiquement en Justice des dépôts qui lui avoient été confiés. (b) Mais ces bassesses de

(a) *Aquilius Gallus*, fameux Jurisconsulte, découvrit la fraude, & écrivit à ce sujet un Traité sur le dol & la mauvaise foi, dont *Cicéron* fit un grand éloge.

(b) V. *Saluste*.

84 *Vie de Mademoiselle*

cœur ne déshonoroient point Ninon ; la probité la plus scrupuleuse pouvoit même ne pas passer chez elle pour une vertu par le peu d'efforts qu'elle lui coûtoit.

Un des Amans qui succéderent auprès d'elle à celui dont nous venons de parler , la replongea dans cet état critique qui avoit donné lieu plusieurs années auparavant à la singuliere dispute du Maréchal d'Estrées & de l'Abbé Deffiat. M. de G...ay , fameux par la témérité d'une passion qu'il avoit eu la hardiesse de faire connoître à la Cour (a) , & peut-être de feindre , pour servir d'ambitieux projets , fut le pere du second enfant que Ninon mit au jour ; & plus heureux alors que le Maréchal qu'on vient de nommer , il n'essuya aucune contradiction pour les soins qu'il voulut en prendre. Soins affreux

(a) En 1642.

& cruels , puisqu'ils n'aboutirent , comme on le verra dans la suite de ces Mémoires , qu'à l'événement le plus funeste.

Cette Reine du Nord si célèbre , aussi mal connue par les satires & les libelles d'un parti qu'elle avoit abandonné , que par les éloges outrés de celui qu'elle sembloit avoir préféré à la Couronne ; cette Souveraine illustre , dont les sciences même disputent l'abdication à des motifs qui sans y avoir une part véritable , pourroient peut-être la leur disputer avec autant de justice ; Christine enfin voulut voir cette Ville fameuse , qui retenoit dans son sein le génie & les graces de tous les Arts ; elle vint à Paris en 1656. & Ninon fût presque la seule femme qu'elle honorât de sa visite. Le Maréchal d'Albret , & quelques gens de Lettres , qui faisoient leur cour à cette Reine , lui

furent un portrait si avantageux de Ninon, qu'elle ne trouva point au-dessous d'elle de faire cette démarche. La conversation qu'eurent ensemble deux femmes d'un esprit aussi étendu & aussi cultivé, doit sans doute être l'objet de nos regrets. La tradition ne nous en a conservé qu'un seul mot, que dit Ninon en parlant des *Précieuses*, espèce de femmes qui se multiplioit fort alors, & qu'elle appella *les Jansenistes de l'amour*. Cette définition enchantait la Reine qui se la rappella toujours avec plaisir, & qui prit encore plus d'estime pour elle, qu'on n'avoit voulu lui en inspirer. Elle ne pouvoit guères ouvrir les yeux sur le penchant qu'avoit Ninon à la galanterie, & dès-lors elle devoit la trouver parfaite. Toutes deux aspiraient également au vrai mérite des hommes, & leurs cœurs devoient ressentir la

douceur de ce lien secret, de cette sympathie qu'elles apperçurent entre leurs esprits.

Ninon ne s'enorgueillit point d'un événement, dont peut-être toute autre auroit été superbe, & dont sûrement presque toutes les femmes furent jalouses. Le spectacle d'une Reine Philosophe l'avoit étonnée; mais l'honneur de la recevoir chez elle, quelque flatteur qu'il fût, n'éveilla point son amour propre. L'éclat des dignités & des rangs n'éblouissent point des yeux qui savent distinguer la véritable lumière, de tous les faux jours qu'on peut leur offrir; le mérite réel de Christine fixa bien plus son attention qu'une Couronne dont cette Reine avoit fait si peu de cas. Il arrivoit souvent à Ninon de traiter de choses vaines & le *Bouclier d'Achille*, & le *bâton de M... de Fr...* & la *Cr... d'un Ev...*

88 *Vie de Mademoiselle*

Jamais les François n'avoient été si galans & si spirituels. Une Cour heureuse & brillante qu'attiroit un jeune Héros sur le Trône , ne respiroit sous ses yeux que le plaisir. La nature devoit pour lui s'épuiser en miracles de toute espèce. Déjà quelques prodiges avoient annoncé la gloire de ce Monarque ; ils naissoient alors à l'envie pour rendre incroyable à la postérité la grandeur des tems qui alloient s'écouler.

Une paix avantageuse avec l'Espagne , un mariage dont les suites prévues dès-lors par le Card.. M.. devoient être si heureuses pour la France , l'Achille de ce siecle rendu par le même Traité à sa Patrie, à son Prince , & sur-tout à sa gloire , terminerent toutes les inquiétudes de la Cour. Tout fut heureux , & l'on ne sacrifia plus qu'à l'amour des plaisirs & des arts ; il

est vrai que l'esprit sembloit se corrompre tous les jours. L'affectation, les fausses beautés, mises à la place du bon sens & de la raison, avoient fait parmi quelques petits esprits, & la plus grande partie des femmes une fortune dangereuse, lorsque Moliere par ses précieuses Ridicules vint pulvériser ces ennemis de la belle nature, contre lesquels Ninon n'avoit jamais cessé de déclamer & de servir d'exemple. Elle avoit été des premières à applaudir aux heureux commencemens de cet astre de la Comédie, dont les premiers feux annonçoient tout l'éclat qu'il devoit avoir un jour. Messieurs de Bachaumont (a) & Chapelle, en qualité

(a) M. le Président le Coigneux disoit de son fils Bachaumont, qui étoit jumeau : *Mon fils n'est que la moitié d'un homme, & cependant il veut faire comme un homme tout entier.* Avec une constitution foible & délicate, & l'usage le moins modéré des plaisirs, il n'est mort qu'en 1702. âgé de soixante-dix-huit ans.

de voluptueux les plus célèbres de Paris, étoient alors ses amis intimes : ce dernier que la facilité noble & le naturel de ses Poësies rendent encore inimitable dans les Lettres, n'avoit point caché l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Mais Ninon, comme on le verra, fut ingrate. Les talens aimables ne suffisent pas toujours pour réussir.

Ce fut à Chapelle à qui elle dût la connoissance de Moliere, qui découvrit aisément en elle le véritable esprit de tous les tems & la raison de tous les âges. Cette liaison qu'on venoit de former entre eux, ne fit que se resserrer dans la suite par l'estime dont ils se pénétrèrent mutuellement. La nature leur avoit donné pour ainsi dire les mêmes yeux. Moliere n'étoit pas plus fait pour éclairer son siecle par ses écrits, que Ninon par ses conseils & ses réflexions. Aussi



disoit-elle à Saint Evremond, *qu'elle le rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit, & qu'elle le prioit tous les matins de la préserver des sotises de son cœur.* Quel titre pour Ninon que l'amitié constante du plus grand homme qu'aient eu les Lettres Françoises ! Quel éloge que ce qu'il dit d'elle à l'occasion de son chef-d'œuvre, & par conséquent de celui de tous les Théâtres !

On sçait quelles cabales, quelles voix s'éleverent contre la Comédie du Tartuffe. (a) Le suffrage de

(a) Il y a une anecdote sur ce titre que peu de gens connoissent ; la voici :

Moliere, avant de faire sa Pièce, ne sçavoit quel nom donner à son Imposteur, lorsqu'un jour étant chez le Nonce avec deux Ecclésiastiques, dont l'air mortifié, mais faux, rendoit assez bien l'idée du caractère qu'il vouloit peindre, on vint présenter des truffes à acheter ; un de ces pieux Ecclésiastiques, qui sçavoit un peu d'Italien, à ce mot de truffes sembla, pour les considérer, sortir tout-à-coup du dévot silence qu'il gardoit, &

Louis XIV. celui de quelques Prélats de son Royaume , & même du Légat ne purent en imposer à ceux qui trembloient de se voir demasqués dans cet ouvrage , & ils vinrent à bout d'en arrêter le succès , en en faisant interdire les représentations au nom même du Corps dépositaire de la Justice. Ce fut pendant le cours de ces obstacles que Moliere alla lire sa piece à Ninon , qu'il se faisoit un plaisir de consulter sur tout ce qu'il faisoit ; il la regardoit (à ce qu'il a dit souvent) comme la personne sur qui le ridicule faisoit la plus vive & la plus prompte impression.

Ninon, enchantée d'un ouvrage

choisissant saintement les plus belles , il s'écrioit d'un air riant : *Tartoffali , Tartoffali , Signor Nuntio !* Moliere qui étoit toujours un spectateur attentif par-tout , prit de là l'idée de donner à son Imposteur le nom de Tartuffe , que la scène qui venoit de se passer sous ses yeux lui faisoit trouver très-plaisant.

qui devoir immortaliser son illustre ami , pour lui faire voir à quel point il avoit saisi la nature , voulut lui faire le récit d'une aventure qui s'étoit passée sous ses yeux , & dont un pieux imposteur étoit le héros. Elle accompagna sa narration de réflexions si profondes , elle jeta sur cette espece de caractere des jours si naturels & si forts , que Moliere en la quittant dit avec une modestie aussi rare aujourd'hui que ses talens , que si sa piece n'avoit point été faite , il ne l'auroit jamais entreprise après avoir entendu Ninon , tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur la scène d'aussi fortement caractérisé que l'imposteur de son amie. Ce fut aussi dans un souper avec elle & Madame de la Sabliere , que fut faite la plaisante réception du Médecin dans le *malade imaginaire*. Chacun y fournissoit son mot :

Despreaux lui-même, qui étoit un des convives, ne crut pas deshonnorer sa raison en se prêtant à ce badinage. Mais revenons aux galanteries de Ninon, qui ne sont point encore épuisées.

Une de ces maximes favorites étoit, *qu'il falloit faire provision de vivres & non de plaisirs, & qu'on devoit les prendre au jour la journée.* Aussi ne la vit-on point interrompre un train de vie délicieuse qui faisoit son bonheur & celui des hommes assez heureux pour lui plaire. M. de Saucourt fameux sur-tout par des talens, qui, s'ils ne servent pas toujours, ne nuisent jamais auprès des femmes (a) passa

(a) Contre ce fier Démon voyez - vous
aujourd'hui

Femme qui tiennet ?

Et toutes cependant sont contentes de lui

Jusqu'à la sienne.

*Bemferade pour M. de Saucourt représen-
tant un Démon.*

pour être assez bien avec elle. Mais sa réputation peu commune le lui fit probablement envier par tant de rivales , qu'elle n'eut pas besoin de son inconstance ordinaire pour quitter un homme , que peut-être cette fois elle eût mieux aimé retenir.

La légéreté de son cœur augmentoit tous les jours avec son amour pour le plaisir , & il n'y avoit rien à cela que de naturel. Il est des cœurs privilégiés , dont le même objet n'éteint point la tendresse , mais que ces cœurs sont rares ! La franchise de Ninon , le privilège où elle croyoit être, de pouvoir jouir de tous les droits des hommes parmi lesquels elle se comptoit , ne lui donnoient aucune inquiétude sur sa conduite. C'étoit à ses Amans à trembler , ou à se régler sur sa façon d'aimer , qu'on pouvoit ne pas estimer , quoi qu'elle fût alors à la mo-

de aussi bien qu'aujourd'hui. Elle n'en rougissoit pas encore, elle en plaisantoit même quelquefois, comme on le verra par le trait qui va suivre.

Le Marquis de la Châtre étoit depuis quelque tems l'Amant favorisé, lorsque son devoir l'arrachant des bras de Ninon, il sentit ce qu'une séparation pouvoit avoir d'horrible avec elle. Un François ne sçait point balancer entre la gloire & ce qu'il aime, peut-être même n'y a-t'il que l'honneur qu'il sçache aimer véritablement. Cependant il sentit la crainte, il gémit, & le bonheur dont-il jouissoit encore, ne put le rassurer sur ce qu'il avoit à redouter par son absence. Envain Ninon voulut le guérir de ses soupçons. Non cruelle (lui dit-il) vous allez m'oublier & me trahir, je connois votre cœur, il m'allarme, il m'épouvante, il m'est encore **fidele**,
je

je le sçais , je le vois , vous ne me trompez point en ce moment. Mais je vous parle moi-même de mon amour, qui vous le rappellera lorsque je serai parti ? l'amour que vous sçavez inspirer , Ninon , est bien différent de celui que vous sentez. Vous serez toujours présente à mes yeux, l'absence est un nouveau feu qui va me consumer ; & l'absence est pour vous le terme de la tendresse. Tous les objets loin de vous vont me paroître odieux ; ils vont tous vous intéresser. Ninon ne put guères disconvenir intérieurement que le Marquis eût raison ; mais on n'assassine point un cœur aussi tendre , aussi vif que le sien. Eh ! comment une femme ne connoîtroit-elle point l'art & la dissimulation ? Mille circonstances lui en font une nécessité. D'ailleurs elle ne songeoit point encore à le tromper ; l'occasion n'étoit point

E

présente, elle pouvoit ne point s'offrir, il méritoit peut-être qu'on y résistât. Voilà ce que Ninon se disoit rapidement comme toutes les femmes en pareille occasion. Car Ninon avoit eu beau faire, on ne cesse jamais de l'être tout-à-fait.

Quoi qu'il en soit, l'amoureux Marquis sur les réponses de Ninon auroit pû reprendre quelque confiance, si ses craintes s'étoient présentées moins vivement à son cœur. Elles sont violentes, lorsque l'amour propre ne parvient pas du moins à les adoucir. Tel étoit la situation de M. de la Châtre, lors qu'il s'avisa d'un expédient nouveau qu'il imagina devoir être au-dessus de l'inconstance la plus décidée. Ecoutez Ninon (lui dit-il) vous êtes sans contredit à mille égards une femme extraordinaire; ce qui peut me tranquilliser doit

l'être aussi ; je veux intéresser à mon bonheur quelque chose de plus que l'amour même. J'exige que vous me fassiez un billet par lequel vous vous engagerez à me tenir la fidélité la plus inviolable. Je vais vous le dicter dans la forme la plus sacrée des engagements humains. Je ne vous quitte point que je n'aie obtenu ce gage de votre constance, il est nécessaire à mon repos. Ninon eut beau représenter que ce qu'il demandoit étoit trop singulier, trop fou, le Marquis fut opiniâtre & l'emporta sur toutes les remontrances. Il fallut écrire & signer ce que personne jusques-là n'avoit peut-être point encore écrit. Muni de ce titre il courut où son état l'appelloit.

A peine deux jours s'étoient passés depuis le départ du Marquis, que Ninon se vit persécutée par un des hommes le plus dangereux pour

la promesse qu'elle avoit faite. Il y avoit long-tems qu'il parloit de son amour, il étoit fait pour en inspirer ; il sçavoit que son Rival étoit absent, les premieres résistances ne l'effrayerent point ; son ardeur au contraire s'en augmenta, & devint bien-tôt si éloquente & si vive, qu'elle passa dans le cœur de Ninon. Ses yeux la trahirent. Rien n'est moins aisé à une femme que de cacher le trouble de certains momens ; on s'en apperçut, elle fut vaincue avant d'avoir bien prévu les dangers du combat.

Quel fut l'étonnement du vainqueur, lorsque Ninon en partageant les douceurs de sa victoire, d'une voix incertaine & prête à s'éteindre, prononça deux ou trois fois ces paroles.. *Ah.. ah.. le bon billet qu'a la Châtre.* On juge bien que l'explication qu'il demanda de cette Enigme, ne le mit pas plus

dans les intérêts de l'amour du Marquis, & de la probité de sa légère Amante. Il trouva même cette singularité si heureuse, qu'il ne pût en faire un mystère; & le *billet de la Châtre* devint bien-tôt dans la bouche de tout le monde un proverbe qu'on appliquoit, & qu'on applique encore à toutes les choses sur lesquelles il n'est guères sage de compter. (a)

Ninon ne fut pas d'abord assez Philosophe dans cette occasion,

(a) M. de Volt. de crainte qu'un trait aussi plaisant ne se perdît, en a fait usage dans sa Comédie de *la Prude*, Acte premier Scène III. Tome 8. de l'Édition de Dresdes.

BLANFORD.

Cajollez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avoit passé promesse;
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier Mondor (en riant)

Le bon billet qu'a là l'Ami Blanford!

E iij

pour n'être pas piquée de l'indiscrétion de son nouvel Amant. Mais il revint à ses genoux, jeune, charmant, tel qu'il avoit paru à la première attaque, & tel qu'il étoit en effet. En un mot, il fit oublier ses torts. Ninon ne se souvint de la petite querelle qu'elle avoit d'abord commencé à lui faire, qu'au moment qu'il la quittoit. Elle courut après lui; & du haut de l'escalier : *Au moins M. le Comte (lui dit-elle) nous ne sommes point raccommodés.*

Ce fut par quelques traits de cette espèce, qu'elle se fit une réputation de coquetterie, qui l'auroit rendue bien dangereuse, si elle avoit eu la fausseté de s'en cacher, ou qu'elle eût jamais pris la peine de s'en défendre. Mais sa bonne foi sur cet article en imposoit à tous ses amis; ce qui la rendoit estimable & charmante, à

tant d'autres égards dissipoit auprès d'eux ces petits nuages de galanterie un peu forte, que grossissoient encore les ennemis. On voit dans les Recueils de chansons de ce tems-là, qu'elle ne fut pas plus ménagée qu'un grand nombre de femmes, aussi distinguées à la Cour par le rang qu'elles y tenoient que par leur beauté. Si la licence de ces couplets ne me permet pas de les rapporter ici, la vérité ne veut pas non plus que je feigne de les ignorer. Le seul, peut-être, qu'il soit permis de faire connoître fut fait par M. de Toureille de l'Académie Française, dont le style rempli d'enflure & d'affectation, n'avoit pu faire joindre le suffrage difficile de Ninon à tous ceux qu'usurperent alors sa traduction de Démosthène, & la Préface qu'il avoit mise à la tête. Elle n'avoit pas même dissimulé l'ennui que la lecture

E iv

204 *Vie de Mademoiselle*
de cet Ouvrage lui avoit causé , &
l'Académicien crut devoirs'enven-
ger par l'Epigramme qui suit.

Dans un Discours Académique ,
Rempli de Grec & de Latin ,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pi-
que ?

Les figures de Rhétorique ,
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Les femmes (dit Madame de Sé-
vigné) *ont permission d'être foibles ,*
& elles se servent sans scrupule de ce
privilege. C'étoit les ménager ; car
elle auroit pû dire que jamais elles
n'en avoient plus abusé qu'elles fai-
soient alors. L'amour du plaisir
avoit poussé trop loin les esprits ;
on ne connoissoit plus de bornes ;
& Ninon n'étoit au plus que ce que
le grand nombre de femmes se pic-
quoit d'être.

Je me garderai bien de justifier
ici son cœur qu'elle abandonnoit

trop au torrent de ses desirs, & moins encore cette liberté avec laquelle elle parloit des choses les plus sacrées. La sécurité que peut donner une certaine philosophie, ne doit pas du moins se mettre au-dessus des raisons humaines, qui lui font un crime de se communiquer. Il seroit aisé de démontrer (si c'étoit ici le lieu d'une pareille démonstration) que le respect seul, que chacun doit à la société, doit proscrire les prétendues découvertes que l'esprit peut faire contre les maximes généralement reçues dans un Etat en fait de politique, & sur-tout de Religion. La Philosophie de Ninon est inexcusable à cet égard, & Madame de Sevigné met tous les honnêtes gens de son parti, lorsque dans une de ses Lettres elle se plaint de la voir si dangereuse sur un objet de cette importance.

E v

Quel juste sujet d'allarmes pour cette mere raisonnable , que de voir M. son fils , jeune encore , & par la facilité naturelle de son caractère, susceptible de toutes les impressions, suivre par tout une femme aimable , qui lui faisoit un crime de sa simplicité, & qui sans cesse vouloit porter son cœur à l'oubli des principes qu'il avoit reçus !

Le Comte commençoit à l'aimer; les conseils de la Marquise sa mere & de Madame de la Fayette ne purent le détourner de se livrer à ce penchant. Il étoit séduisant , plein d'esprit , Ninon l'écouta bientôt ; & sçachant qu'il étoit aimé de la fameuse Champ-mêlé , elle exigea qu'il lui sacrifiât les Lettres qu'il en avoit reçues. Que ne fait point la jalousie ? Ninon vouloit faire de ces Lettres un usage affreux ; elle vouloit les envoyer au Marquis de T que cette Actrice célèbre

trompoit pour le jeune Comte , afin de lui faire donner , disoit-elle , quelque coup de baudrier. Mais Madame de Sevigné , à qui son fils confia la foiblesse qu'il avoit eue de livrer les Lettres , le fit rougir de ce sacrifice cruel , & le fit convenir que , même dans les choses deshonnêtes , il y avoit de l'honnêteté à observer. Le Comte courut donc chez Ninon , & moitié par force , moitié par adresse (à ce que dit la Marquise) il retira les Lettres de cette pauvre Diabliesse , qui furent brûlées sur le champ.

Un commerce , qui avoit débuté par des scènes de cette vivacité , sembloit devoir être durable. La Marquise en frémit ; mais son fils la rassura bientôt , en lui apprenant qu'il étoit quitté , & en lui faisant même la confidence des petits inconvéniens auxquels il étoit assez sujet. C'étoit un véritable

E vj

Amant de Penelope ; l'arc d'Ulisse avoit montré sa foiblesse (a). *La maladie de son ame* (dit sa mere) étoit tombée sur son corps ; il se croyoit lui-même comme le bon Eson , il vouloit se faire bouillir dans une chaudiere avec des herbes fines pour se ravigotter un peu. Aussi Ninon ne l'avoit-elle point épargné : c'étoit , à ce qu'elle disoit , *un homme au-dessous de la définition* , c'étoit *une ame de bouillie* , *un corps de papier mouillé* , *un cœur de citrouille fricassée dans la neige*. Tel étoit l'Amant qu'elle avoit enlevé à l'Héroïne du Théâtre , & qu'elle mit bientôt au rang de ses amis ; mais si intimes , qu'on les crut toujours assez bien ensemble jusqu'à ce qu'elle eût déclaré à des gens qui les soupçonnoient encore , qu'ils se trompoient , *qu'il n'y avoit plus de*

(a) *Arrigere nequit , sumat alius.*

Athenus Lib. X. pag. 437.

mal entre le Comte & elle, & qu'ils soient absolument comme frere & sœur.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que Ninon dit deux ou trois bons mots assez vifs, qui ont échappés à l'oubli. La mode des coëffures ayant changé, on en prit une qu'on appelloit *Hurlû brelû*. Cette mode ne siéoit pas également à toutes les femmes. Madame de Sevigné même dit qu'elle en voyoit qu'on voudroit souffleter. Madame de Ch... étoit peut-être de ce nombre; Ninon en la voyant dit qu'elle ressembloit à un printemps d'Hôtellerie comme deux gouttes d'eau. Cette comparaison peignoit sans doute à merveille; & la Marquise dit dans ses Lettres qu'elle la trouvoit excellente.

Le second, que nous ont conservé les mêmes Lettres, eut pour objet Madame *Dufrenoy*, femme du premier Commis de M. de Lou-

vois, qui ne déplaisoit point à ce Ministre. C'étoit *une Nymphé, une Divinité*, (dit Madame de Sevigné, qui pourtant ne la trouvoit pas si belle que sa fille) le grand crédit de son Amant avoit réjailli sur elle. Le Roi la nomma Dame du Lit de la Reine, charge nouvelle qu'on créa pour elle. Cette place qui la mettoit au-dessous de la Dame d'Atour, mais au-dessus des Femmes de chambre, indisposa bien des femmes qui se déchânerent contre ce choix-là. Ninon, témoin des plaintes amères qu'on en faisoit, dit que *le Ministre avoit fait dans cette rencontre comme Caligula, qui fit son cheval Consul.*

Mademoiselle de Scuderi fut la troisième victime de sa plaisanterie; sa laideur étoit presque aussi célèbre que son esprit. (a) Ninon en

(a) V. le Voyage de Bachaumont & de Chapelle.

la voyant , dit qu'elle avoit l'air d'une *Septante* , mot bizarre qui fut trouvé très-plaisant alors , & qui le paroîtroit peut-être encore autant, si de pareilles faillies ne perdoient pas tout à être racontées.

C'est ainsi que Ninon s'amusoit aux dépens de tous les ridicules ; elle étoit presque aussi fameuse pour de pareils traits que Madame de Cornuel son Amie (a). La gayeté de son esprit brilloit sur-tout à

(a) L'Épithaphe de la célèbre Madame Cornuel , morte en 1694, finit par ces Vers.

.....
 Et malgré la froide vieillesse,
 Son esprit léger & charmant
 Eut de la brillante jeunesse
 Tout l'éclat & tout l'enjouement.
 On vit chez elle incessamment
 Des plus honnêtes gens l'élite.
 Enfin pour faire en peu de mots,
 Comprendre quel fût son mérite,
 Elle eut l'estime de Lenclos.

table où elle étoit si animée , qu'on disoit d'elle qu'elle étoit yvre dès la soupe , quoiqu'elle ne bût presque jamais que de l'eau. C'étoit-là fut-tout qu'elle prodiguoit cette liqueur (a) qu'Homere fait répandre à Hélène pour enchanter tous ses Convives , & qui probablement n'étoit autre chose que les charmes de la conversation de cette Princesse.

Je l'avouerai , je ne puis croire Ninon capable du fait que je vais raconter & dont quelques Mémoires particuliers m'ont instruit. L'Aigle de la Chaire , que Madame de Sévigné appelle dans quelque endroit *le Grand Pan* , s'étoit fait la plus haute réputation. Ce fut, à ce qu'on dit , ce qui inspira à Ninon le projet singulier de sçavoir si son cœur étoit aussi pur que son éloquence. Elle avoit vû dans ses chaînes

(a) Le Népenthés.

presque tous les Héros, tous les grands hommes de son tems. Le P... B... méritoit d'en augmenter la liste ; elle feignit d'être malade, & l'envoya chercher. Ce Pere en arrivant trouva une femme parée de tout ce que l'art de la coquetterie peut fournir de plus séduisant, elle le reçut avec ces graces que l'amour des choses mondaines rend seul dangereuses, & qu'aperçoivent à peine des yeux qui s'élevent souvent au Ciel. *Je vois (lui dit-il) que votre maladie n'est que dans le cœur & dans l'esprit ; pour votre corps il me paroît dans une parfaite santé. Je prie le grand Médecin des ames qu'il vous guérisse ; & sortit sur le champ.*

Si cette anecdote est vraie, c'est la honte de Ninon. Le mensonge, la hardiesse & l'indécence y sont poussés trop loin. Et ce qui me fait imaginer que c'est une histoire faite

à plaisir , c'est que je trouve une chanson du même tems adressée à Ninon , où l'on parle , à la vérité d'un Prédicateur qui pouvoit l'avoir trouvée quelque part , & l'avoir exhortée à changer de vie ; mais dans laquelle , loin de dire qu'elle l'ait fait venir chez elle , sous quelque prétexte que ce fût , il paroît précisément le contraire. Voici le couplet :

Ninon passe les jours au jeu :
 Cours où l'amour te porte ,
 Le Prédicateur qui t'exhorte ,
 S'il étoit au coin de ton feu ,
 Te parleroit d'une autre sorte.

Il étoit bien plus plaisant sans doute , que Ninon eût envoyé chercher le P. B. & qu'elle eût eu des desseins sur son cœur ; il étoit trop simple qu'elle en eût été rencontrée ; & que leur conversation fût l'effet du hasard. Dès-lors on commente ;

on ajoute , & l'on fait une histoire à sa fantaisie , qui malheureusement se conserve , & jette dans l'erreur tous ceux qui donnent trop de foi à de pareils contes. Telle est la source de mille anecdotes scandaleuses , dont l'histoire des mœurs de tous les tems & de tous les pays est remplie.

Peut-être y aura-t-il des gens qui souhaiteront que l'anecdote suivante ait aussi peu de fondement. Jusqu'ici nous n'avons vû à Ninon que des Amans d'un rang & d'un mérite supérieur (a) : & les talens de Pécour (b) seront auprès d'eux une foible excuse pour elle.

Quoi qu'il en soit , j'ai sçu par des gens fort instruits de l'histoire de ce tems-là , que ce Danseur fameux ne lui déplût point , & qu'il fût même

(a) *Principiis placuisse viris non ultima laus est.* Horat.

(b) Célèbre Danseur.

le Rival heureux du Comte de Choif.... qu'on a vû depuis Maréchal de France. (a)

Moins célèbre encore par sa valeur que par une probité reconnue & par des vertus solides, cet Amant ne trouvoit pour lui dans Ninon que les sentimens stériles d'estime & de respect, dont il étoit digne, mais que son amour ne lui faisoit point chercher à mériter auprès d'elle. *C'est un très-digne Seigneur, (disoit Ninon) mais il ne donne jamais envie de l'aimer.* Les fréquentes visites de Pécour l'inquiétoient, il n'osoit se plaindre, & d'ailleurs il doutoit encore du malheur qu'il craignoit; lorsqu'un jour voulant piquer ce Rival indigne de lui, il en reçut une réponse hardie, qui ne lui permit plus de jouir de l'incertitude qui le soutenoit.

Pécour s'étoit fait faire un habit

(a) En 1693,

assez ressemblant à quelques-uns des habits uniformes de ce tems-là. Le Comte de Choif.... qui le vit avec cette parure équivoque, voulut le traiter là-dessus un peu légèrement : il lui fit de ces questions ironiques & embarrassantes, dont l'art cruel passe aujourd'hui parmi nous pour une sorte de mérite. Pécourt ne put se refuser à la vanité que lui inspiroit son triomphe secret ; & le Comte lui demandant encore avec le même ton sous quels Drapeaux il alloit porter ses services, à quel Corps il s'étoit attaché ? Monseigneur (lui dit-il en le quittant avec fierté) : *Je commande un Corps où vous servez depuis long-tems.*

Le Comte prévenu par ses soupçons entendit aisément ce que cette réponse avoit de cruel & d'humiliant pour lui. Il ne songea plus à revoir Ninon que pour éclater en

injures : mais dès qu'il la revit , il perdit son courroux. La nature avare ne prodigue pas tous ses dons à la même personne ; le Comte ne brilloit pas par ceux de l'esprit. Quel Amant pour Ninon qu'un homme qui ne sçavoit que soupirer , qui ne mettoit rien de vif . rien d'animé dans ses plaintes , qui ne sçavoit que dire qu'il aimoit , & qui n'embellissoit aucun de ses sentimens ! (a) Le respect , l'admiration n'ont rien de contraire à l'ennui. Ninon depuis long-tems gémissoit des poursuites du Comte , lorsque cédant à sa vivacité ordinaire , elle ne put s'empêcher de lui dire ce que *Cornelie* dit à *César* en le quittant.

Ah Ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

(a) Ninon disoit souvent qu'il falloit cent fois plus d'esprit pour faire l'amour que pour commander les Armées.

Ce fut par ce trait de fatyre dont peu de gens sont dignes aujourd'hui , que Ninon parvint à dégoûter le Comte des peines qu'il prenoit inutilement pour l'attendrir , & qu'elle donna une nouvelle preuve qu'elle n'avoit point méprisé l'amour pour se livrer sans goût & sans choix à tous les Amans que devoient lui donner ses charmes.

La nature qui avoit prodigué à Ninon tous les dons qu'elle partage si inégalement entre les femmes , lui en réservoit un aussirare jusqu'ici qu'il le fera probablement à l'avenir ; c'est celui de plaire dans un âge où l'esprit ne peut même suppléer la perte de la beauté. A plus de soixante ans Ninon inspira des goûts vifs , & sur-tout une passion funeste qui la priva d'un fils qu'elle chérifloit , & qui la plongea dans la plus horrible douleur.

M. de G...ay avoit fait élever

ce fils sous le nom du Chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire connoître sa mere, & qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui révéleroit point ce secret, la bonne éducation qu'il lui faisoit donner l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir & de l'entendre, aussi souvent que ses autres exercices pourroient le lui permettre.

Ninon avoit reçu son fils chez elle, comme elle recevoit alors les jeunes gens de la plus haute naissance, que leurs parens venoient la prier d'admettre au nombre de ses Amis, pour y prendre, (si j'ose le dire) cette fleur du monde, qu'elle avoit l'art de répandre sur tous ceux qui l'approchoient. Et comme on reconnoissoit jadis (à ce que dit l'histoire (*a*)) les Amans

(*a*) V. le second Fragment de l'Histoire secrète de Procope.

heureux

heureux de l'Impératrice Théodore par les goûts singuliers qu'elle leur avoit inspirés , rien n'étoit plus aisé que de distinguer parmi les jeunes Seigneurs de la Cour ceux qui avoient été présentés & admis chez Ninon , par cet air de politesse & d'aisance noble qu'ils devoient à ses leçons , & plus encore à l'envie de lui plaire. M. de G...ay , qui destinoit son fils à des emplois , où les graces de la figure & de l'esprit pouvoient être essentielles , ne voulut pas lui faire perdre des leçons si utiles pour lui , & auxquelles il avoit plus de droit qu'aucun autre.

Le Chevalier de Villiers sentoit tout avec une vivacité prodigieuse. De la reconnoissance qu'il croyoit devoir à Mademoiselle de Lenclos , il passa bientôt à des sentimens dont il s'applaudissoit tous les jours sans oser encore les faire connoître. Il aimalongtems dans le silence &

F

dans cette tendre attention que fait un jeune Amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque instant venoit toujours lui offrir de nouvelles raisons d'aimer encore davantage , & sa mere même l'aidoit à s'y livrer. La discrétion à laquelle elle s'étoit engagée, ne l'empêchoit pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire , ou le retenoit avec plus de plaisir ; cent fois il ne sçut que penser de quelques regards , où se peignoit de la tendresse. Le Chevalier en pouvoit-il deviner l'espèce ? Il étoit jeune , vif , amoureux ; il s'y méprit , & des soupirs qu'il ne pût retenir auprès d'elle , furent le premier & l'innocent langage de la passion la plus affreuse.

Ninon , allarmée de cet amour , que son fils dissimuloit tous les jours avec moins de soins , essaya contre lui , les secours de la ri-

gueur & même de l'absence ; tout fut inutile. Le premier besoin d'un Amant de ce caractère & de cet âge est de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions même de ne plus souhaiter d'en être aimé, & de forcer son cœur au silence le plus austère. Eh ! qui est-ce qui ne croit pas d'abord aimer assez délicatement, assez désintéressément, pour que de pareils sacrifices ne soient que de légers efforts ? Tout impétueux qu'étoit le Chevalier, il sçût se contraindre pour ne pas paroître indigne d'une grace qu'il avoit enfin obtenue par ses larmes & ses sermens. Sermens de n'aimer plus, qu'animoit & que dictoit l'amour le plus violent. Ninon y fut trompée : il est aisé de l'être dans tout ce que fait faire cette passion bizarre, qui prend à son gré toutes les apparences ; tous les masques dont elle a besoin. F ij

Insensiblement & peut être malgré lui, le Chevalier perdit de vûe les conditions auxquelles il avoit fait sa paix : Ninon que le premier danger avoit rendue plus attentive, vit bientôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorroit la nature ; ses soupirs, ses regards, sa tristesse le trahirent : elle crut devoir faire de nouveaux efforts ; & l'ayant fait un jour passer dans son cabinet ; levez les yeux sur cette pendule (lui dit-elle) insensé que vous êtes, il y a à présent plus de soixante-cinq ans que je vins au monde. Me convient-il d'écouter une passion comme l'Amour ? Est-ce à mon âge qu'on peut aimer & qu'on doit être aimée ? Rentrez en vous-même, Chevalier ; voyez le ridicule de vos desirs & celui où vous voudriez m'entraîner.

Cette grave remontrance, qui laissoit Ninon aux yeux de son fils,

telle qu'il l'avoit toujours vûe, ne changea rien à des desirs qui devenoient plus vifs à chaque instant ; des larmes coulèrent des yeux de cette mere malheureuse , & le jeune Villiers les vit comme des garants de son triomphe. Que vois-je ? O Ciel ! (s'écria-t-il) qui fait couler ces pleurs ? Est-ce la pitié , la tendresse ? Mon sort va-t-il changer ? Il est affreux (répondit-elle) insensé que vous êtes , laissez-moi , c'est trop empoisonner les restes d'une vie que je déteste. Quel langage (reprit le Chevalier ?) Quel poison peut répandre sur la plus belle vie la douceur de faire encore un heureux ? Est-ce là cette Ninon si tendre & si Philosophe ? N'a-t-elle pris que contre moi cette ombre de vertu , qui suffit à son sexe pour se croire estimable ? Quelles chimères ont donc changé son cœur ? Vous le dirai-je ? Vous

portez la cruauté jusqu'à vous combattre vous même ; j'ai vû cent fois dans ces yeux moins de dureté que vous ne m'en faites éprouver. Et ces larmes que ma situation vous arrache , parlez , l'indifférence ou la haine les font-elles répandre ? N'osez-vous plus avouer une sensibilité dont l'humanité s'honore toujours ? Arrêtez Chevalier (lui dit Ninon) il ne tint qu'à vous de prétendre à la plus vive amitié de ma part , je vous en croyois digne : voilà la source de ces regards qui vous ont trompés , & de ces larmes que je verse sur vous. Mais ne vous flattez point de m'avoir inspiré de l'amour. Je le vois trop , vos desirs font l'effet d'une présomption légère. Eh bien connoissez donc mon cœur , il doit vous ôter toute espérance , il iroit jusqu'à vous haïr , si vous lui parliés encore de votre aveugle tendresse.

Je ne vous entends plus ; forttez, & laissez-moi me reprocher des bontés que vous avez si mal interprétées.

L'état de désespoir & de fureur où Ninon apprit que son fils étoit depuis cette dernière conversation, lui déchira les entrailles. Elle se repentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des desirs aussi violens ; mais la promesse qu'elle avoit faite à M. de G...ay lui avoit jusques-là fermé la bouche. Elle ne songea plus qu'à obtenir de lui la permission de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder, & M. de G...ay lui-même fut le premier à le lui conseiller.

Elle écrivit donc au Chevalier, qu'à tel jour, à telle heure, elle avoit à lui parler dans sa petite Maison du Fauxbourg S. Antoine, (a) & qu'elle le prioit de s'y ren-

(a) A Picquepuce.

F iv

dre. Il y vola. Que de soins & de recherches dans sa parure ! Que d'images trompeuses du plaisir ! Il trouva Ninon seule, mais quel abattement, quelle tristesse n'aperçut-il point dans ses yeux : il se jette à ses pieds, il saisit sa main, il la baigne de ses larmes. Malheureux, (s'écrie Ninon en se laissant tomber dans ses bras,) il est donc des destinées au-dessus de toute la prudence humaine. Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos sens agités ? Et quel mystère me forcez-vous d'apprendre ? Ah ! vous allez me tromper encore (interrompit-il) je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'osois attendre ? A ce langage obscur je reconnois votre injustice ; vous espérez encore pouvoir me guérir : désabusez-vous, le triomphe cruel que vous cherchez est au-dessus de toutes vos forces réunies, au-dessus

de tout l'art imaginable, au-dessus même de la raison. En même tems il semble n'écouter que son yvresse, & se portant à la dernière témérité; arrêtez, (lui dit Ninon indignée,) cet affreux amour ne fera point au-dessus des devoirs les plus sacrés; arrêtez vous dis-je, monstre que vous êtes, & frémissez d'épouvante; l'amour peut-il habiter des lieux que vous remplissez d'horreur; sçavez-vous qui vous êtes & qui je suis? Cette Amante que vous poursuivez... Eh bien! (dit le Chevalier) cette Amante? ... Est votre mere (répondit Ninon) vous me devez le jour, c'est mon fils qui soupire à mes pieds, qui me parle d'amour: voyez quels sentimens vous avez dû m'inspirer. M. de G...ay votre pere, par un excès d'attention & de tendresse pour vous, vouloit vous laisser ignorer votre sort. Ah

mon fils ! par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le secret ? Tu sçais à quel degré d'opprobre les préjugés ont mis ta malheureuse existence : voilà ce qu'il falloit cacher à ta délicatesse ; tu ne l'as pas permis ; reconnois ta mere, ô mon fils ! en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

Tandis que Ninon fondoit en larmes & serroit étroitement le Chevalier, il sembloit anéanti parce qu'il venoit d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mere. Il se fait horreur à lui-même, il ne sent point la nature, il brûle encore de l'ardeur la plus criminelle ; mais il dévore sous le froid dont il est saisi, les mouvemens dont son cœur est agité. Il jette encore les yeux sur sa mere, il les reporte sur la terre, soupire, se leve, s'arrache de son sein, &

fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à sa vûe égarée, & dans l'épaisseur du premier boîquet qu'il rencontre il porte la main sur son épée, l'envisage sans frémir, & se précipitant sur elle, tombe sur le sang que jette sa blessure.

Quel horrible spectacle pour Ninnon, qui suivant son fils d'assez près l'apperçut enveloppé des ombres d'une mort affreuse. Le sort cruel vouloit ajouter à son malheur l'horrible circonstance de le voir expirer. Ses yeux presque éteints se tournerent sur elle; & dans cet instant même elle y vit encore de l'amour. Le Chevalier mourant sembloit vouloir lui parler, & les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipiterent son dernier soupir. (a)

(a) M. Le Sage dans son Roman de *Gilblas* Tome 3e. a peint cette horrible catastrophe sous les noms supposés de la vieille

F vj

Les cris qu'avoit arrachés à cette mere infortunée , le tableau d'un fils baigné dans son sang , attirerent heureusement auprès d'elle des gens qui l'empêcherent de se livrer au désespoir. Son fils ne vivoit plus , il falloit du moins dérober au public une histoire aussi funeste, & la douleur dont elle fut accablée, ne l'empêcha pas de prendre à cet égard toutes les mesures convenables.

La raison & la Philosophie lui offrirent envain des motifs de se contoler d'un événement qu'elle n'avoit pû, ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup étoit

Inisilla de Cantarilla, & du jeune *Dom Valerio de Luna*. On n'a pas cru devoir imiter le ton de plaisanterie avec lequel il a fini cette anecdote funeste : *Dom Valerio*, (dit-il) *se punit comme un autre Oedipe*, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, & qu'au contraire le Castillan se perça de douleur de ne pouvoir le commettre.

affreux pour quelqu'un, qui dans le sein de ses foiblesses avoit toujours conservé un goût dominant pour une méditation profonde & sérieuse. Ce qui avoit donné lieu à Saint Evremond de lui dire souvent, *qu'elle ne mourroit jamais que de réflexions.*

Ce fut alors qu'elle s'occupa plus que jamais à se rendre chere à ses amis, & qu'elle *se contenta* (comme dit Saint Evremond) *de l'aïse & du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.* A la dissipation, à la légéreté de Ninon succéda la solidité de Mademoiselle de Lenclos, & jusqu'à sa mort on ne lui donna plus que ce dernier nom.

Quoiqu'elle ne fût jamais assez maîtresse de ce penchant victorieux que la nature lui avoit donné pour la volupté des sens, il paroît qu'elle fit quelques efforts pour le combattre. Et l'on sçait qu'à propos des

234 *Vie de Mademoiselle*

cendres qu'on répand un certain jour de l'année sur le front des Chrétiens. Elle disoit qu'aux paroles dont se sert le Ministre, il falloit substituer celles-ci. *Il faut quitter ses amours, il faut quitter ses amours.* Ce qu'elle écrit à Saint Evremond, ne laisse même guères douter qu'elle n'ait rougi de ses foibleffes. *Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du tems qu'un autre (dit-elle) de quelque sorte que cela soit, qui m'aurait proposé une telle vie je me serois pendue.* Cependant toujours digne d'être aimée, persécutée dans tous les tems par des gens enchantés de son mérite, elle ~~est~~ jusqu'à la fin de sa vie des momens où elle ne pût se refuser en dépit de la morale & des réflexions aux attraits d'une reconnoissance peu bornée.

L'Illustre Abbé de Chauvieu, cet Anacréon de notre tems, qu'on avoit appelé à son entrée dans le

monde, le Poëte de la bonne compagnie paroît avoir été plus heureux que son maître Chapelle auprès de Mademoiselle de Lenclos, qu'il ne put se défendre d'aimer. Le Prieuré de *Fontenay*, où elle accompagna plus d'une fois Madame la Duchesse de B. . . . & le Chevalier d'Or. . . vit soupirer souvent ce Poëte ingénieux, que la Duchesse accabloit pourtant de plaisanteries, sur le défaut de ces talens réels qu'il n'est pas aisé de croire inutiles à l'amour.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guères douter que Mademoiselle de Lenclos n'ait écouté ses soupirs; elle passoit cependant dès-lors pour n'avoir plus d'Amans en titre. Le Baron de Banier (*) fils du célèbre Général Suédois, avoit été le dernier de ceux qu'on avoit connu sous ce nom.

(*) Il fut tué en 1683. en Angleterre par le Prince Philippe de Savoye.

Chapelle, comme je l'ai annoncé, avoit fait auprès-d'elle d'inutiles tentatives ; & ne pouvant vaincre sa résistance, il confia à son esprit le soin injuste de l'en punir. Il n'appartient pas à toutes les ames de ne point se laisser corrompre par cette Philosophie ; dont la volupté semble être la baze. L'effort de joindre à l'amour des plaisirs, celui de la sagesse humaine rend Epicure inimitable & par conséquent dangereux pour le plus grand nombre. Mademoiselle de Lenclos jouissoit presque seule du bonheur de n'en avoir point altéré la doctrine.

Tout Paris avoit vû les vers que l'amour avoit arrachés à Chapelle (a) pour Mademoiselle de Lenclos ; on n'ignoroit pas qu'il avoit toujours parû un des plus grands admirateurs des qualités même qui la rendoient si estimable ; cepen-

(a) V. le Recueil des Poësies de Chapelle.

dant il ne rougit pas de se démentir au point de bleffer à la fois les droits de l'amour & de l'amitié , en voulant lui donner des ridicules , qu'il ne put faire tomber que sur son âge, comme on va le voir par les vers suivans.

Il ne faut pas qu'on s'étonne ,
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu ,
Dont Pla on fut revêtu :
Car à bien compter son âge ,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand Personnage.

Mademoiselle de Lenclos rit sans doute de cette plaisanterie avec ses amis ; elle étoit incapable de la petiteffe qu'il y auroit eu de s'en offenser ; on sent combien de pareils coups devoient frapper loin de leur objet. Elle avoit appris depuis longtems de son ami M. de la Rochefoucault , que *la vieillesse est l'enfer*.

des femmes. Et cet enfer ne l'avoit jamais effrayée. Trop Philosophe pour regretter la perte d'un bien qu'elle estimoit peu , & à qui elle avoit toujours préféré la force de l'esprit , elle le voyoit avec tranquillité s'évanouir. Ce ne fut que dans un de ces momens de gayeté où elle s'abandonnoit aux graces de son imagination riante & toujours féconde , qu'elle imita le mot irréligieux de ce Roi d'Arragon , qui souhaitoit d'avoir assisté au Conseil de la Divinité , au moment de la création ; lorsqu'elle dit qu'au nombre des avis qu'elle auroit pû donner à la Providence , elle n'auroit pas manqué d'appuyer sur celui de placer les rides, où les Dieux du Paganisme avoit caché l'endroit foible d'Achille.

Il est vrai qu'elle eut toujours beaucoup moins à se plaindre qu'une autre des ravages que fait

le tems sur la beauté. C'est par elle (dit Saint Evremond) que la nature devoit commencer à faire voir , qu'il est possible de ne pas vieillir. Quoique parvenue dans la suite à ce qu'on appelle communément l'âge de la décrépitude , elle n'en eut jamais le dégoût & la laideur , elle conserva même toutes ses dents & & presque tout le feu de ses yeux , au point qu'on disoit d'elle dans les dernières années de sa vie , qu'on pouvoit encore y lire toute son histoire.

L'avanture du Noctambule ou du petit homme Noir , qui étoit venu trouver Mademoiselle de Lenclos à vingt ans pour lui assurer une beauté éternelle , & la conquête de tous les cœurs , avoit plus de vraisemblance qu'il n'en falloit pour être crûe par tous les amis du merveilleux , peut-être même l'Abbé Servien qui s'étoit avisé de faire

courir cette histoire sur son compte lorsqu'elle avoit 75 ans , trouva-t-il des gens qui lui disputèrent l'invention de cette galanterie ?

Rien n'étoit plus célèbre alors , que la fociété de Mademoiselle de Lenclos , par le choix distingué des personnes qui la composoient. Mesdames de la *Fayette* & de la *Sablere*, dont elle comparoit la premiere , à ces riches Campagnes , si fertiles en fruits , & la seconde à un joli Parterre émaillé de fleurs , qui charment les yeux , se trouvoient le plus régulièrement qu'elles le pouvoient chez elle , avec l'illustre M. de la Rochefoucault, qui jusqu'à sa mort honora Mademoiselle de Lenclos de l'amitié la plus constante & de l'estime la plus forte. Madame de Sévigné , Madame de Grignan , Madame de Coulanges , Madame de Torp , la Duchesse de Bouillon même préféroient sa maison à tout-

tes les autres, & ne se laisserent jamais du plaisir de la voir & de l'entendre.

Des vers que fit l'Abbé Regnier Desmarais sur le retour de sa santé, (a) nous apprennent le danger de la perdre qu'avoient couru ses amis ; à son âge une maladie ne pouvoit être que cruelle, & quoiqu'elle parût entièrement rétablie, la perte d'une partie de ses forces lui fit faire encore plus d'attention à ce bien qu'il est si doux de conserver, lorsqu'on a senti la douleur d'en être privé.

(a) Clusine qui dans tous les tems
Eut de tous les honnêtes gens,
L'amour & l'estime en partage ;
Qui toujours pleine de bon sens,
Sçut de chaque saison de l'âge
Faire à propos un juste usage.
Quidans son entretien, dont on fut enchanté,
Sçut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage,

C'étoit à cinq heures du soir qu'on se rassembloit chez elle en hyver dans un appartement orné des portraits de ses principaux amis , de ses meilleures amies , & de quelques tableaux des meilleurs peintres. Elle habitoit l'été un autre appartement qui donnoit sur le Boulevard, & dans lequel elle avoit un salon , ou étoit peinte à fresque toute l'histoire de Psiché. Mais quelque agrément qu'elle trouvât elle-même avec ses amis , elle les avoit tous habitués à la laisser jouir à neuf heures du repos , dont son tempérament affoibli & quelquefois infirme avoit si grand besoin.

Presque tous les hommes Illustres qui l'avoient connue dans sa jeunesse ; ceux de la nouvelle Cour ,

Avec la politesse & la solidité ,
 Et que le Ciel doua d'un esprit droit & sage,
 Toujours d'intelligence avec la vérité ,
 Clusine est , grace au Ciel , en parfaite santé

qui par les qualités du cœur & de l'esprit ne s'éloignoient pas encore de ces premiers, composoient tous les jours son cercle. La rue des Tournelles (*a*) qu'elle habitoit depuis long-tems, étoit une des plus fréquentées de Paris ; on avoit même donné à ses meilleurs amis le nom singulier *d'Oiseaux des Tournelles*.

C'étoit alors un honneur distingué d'oser se parer de ce titre. Le Comte de Charleval sur-tout s'honoroit fort de ce nom, qui lui rappelloit sans cesse le bonheur dont il avoit presque toujours joui, de vivre familièrement avec la femme la plus étonnante & la plus aimable de son tems. Son amour décidé pour la volupté, douce & tranquille, la délicatesse de son esprit & de ses talens, (*b*) lui avoit mérité toute

(*a*) Au Marais.

(*b*) Scarron qui étoit Ami Particulier de

244 *Vie de Mademoiselle*

la confiance de Mademoiselle de Lenclos. Dans un âge déjà fort avancé , *son esprit avoit conservé tous les charmes de la jeunesse , & son cœur toute la bonté & la tendresse désirable dans les véritables amis.* Tel est l'éloge qu'en fait Mademoiselle de Lenclos , dans une Lettre qu'elle écrit à Saint Evremond , en lui apprenant la mort de cet ami commun (a) qu'elle regrette avec une sensibilité digne de son cœur. *Sa vie & celle que je mène actuellement (dit-elle) avoient beaucoup de rapport. Enfin , c'est plus que mourir soi-même que faire une pareille perte.*

Le recueil charmant de ses Lettres & de ses Poësies , qu'il avoit

M. de Charleval , en parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût , disoit que les *Muses ne le nourrissoient que de blanc-manger & d'eau de poulet.*

(a) M. de Charleval , quoique d'une foible complexion , vécut 80 ans ; il mourut en 1693. *La nature qui lui avoit donné un*
rendue

rendues peu communes ; tomba malheureusement après sa mort entre les mains de M. de Ris son neveu , premier Président du Parlement de Normandie. Et ce Magistrat (dit Vigneul de Marville) *je ne sçais par quel tour de pensée ne voulut point enrichir le public de si beaux ouvrages.* On peut aisément juger de la perte qu'on a faite , par les graces & la facilité du petit nombre de morceaux qui sont venus jusqu'à nous , malgré la modeste indifférence de cet Auteur pour la réputation , & les craintes peu justes de son héritier. Le couplet de Chanson qu'il fit sur le nom *d'Oiseaux des Tournelles* , par lequel on désignoit , comme je l'ai dit , les Amis de Mademoiselle de Lenclos , n'est point assez connu , &

corps si délicat & si bon tout ensemble lui avoit fait un esprit tout de même. Vigneul de Marv.

G

ne peut que rendre ces Mémoires plus agréables : quelle idée charmante il donne de la société de son amie !

Je ne suis plus Oiseau des champs ,
 Mais de ces Oiseaux des Tournelles
 Qui parlent d'amour en tout tems ,
 Et qui plaignent les Tourterelles
 De ne se baiser qu'au Printems.

La disgrâce & l'éloignement de M. de Saint-Evremond n'avoient jamais fait oublier à Mademoiselle de Lenclos son ancien Ami ; & dans les premiers tems où il souhaitoit encore que la Cour voulût le rappeler de l'exil auquel il s'étoit condamné lui-même , elle employa le crédit de tous les gens en faveur , pour obtenir la grâce de l'homme de la meilleure compagnie qu'elle eût connu. Il n'avoit à se reprocher que quelques traits de légèreté contre un Ministre dont il avoit

en fujet de se plaindre, & qui d'ailleurs étoit mort avant que l'offense eût éclaté. Messieurs de Lionne, de Lauzun & l'irimitable Comte de Grammont, tous trois Amis de Mademoiselle de Lenclos, avoient été à la tête de ceux qui faisoient le plus d'efforts pour faire revenir M. de Saint-Evremond dans sa Patrie; mais leurs tentatives avoient été inutiles, & l'on ne vint à bout d'adoucir l'esprit de Louis le Grand, que dans un tems où ce Philosophe se trouvant trop vieux pour se transplanter, aimoit mieux rester avec des gens accoutumés à sa loupe & à ses cheveux blancs, que de reparoitre dans une Cour où il craignoit de n'être reconnu que du Comte de Grammont au plus. (a)

(a) Ce fut avant la déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de Grammont lui écrivit de la part des Ministres, qu'il étoit maître de revenir.

Mademoiselle de Lenclos avoit toujours entretenu un commerce de lettres avec cet ancien Ami : & quatre ans avant le refus qu'il fit de sa grace, elle lui avoit écrit pour sçavoir si un Ouvrage, qui paroissoit sous son nom, & qui avoit pour titre : *Reflexions sur la Doctrine d'Epicure*, étoient véritablement de lui. M. de Saint-Evremond lui répondit qu'il n'en étoit pas l'Auteur. (4) Et quelque tems après il lui adressa, sous le nom de la *Moderne Leontium*, son discours sur la *Morale d'Epicure*, qu'il rendit bien plus naturelle & bien plus commode que l'Auteur des *Reflexions*. Il jugeoit avec assez de vraisemblance qu'Epicure n'avoit pas voulu recommander une volupté plus dure que la vertu des Stoïciens, qu'une volupté sans ame & sans mouvement, & com-

(4) Elles étoient de Sarrazin.

me il le dit , *une volupté sans volupté.*

Le détail qu'il fait à Mademoiselle de Lenclos de la vie de ce Philosophe qu'elle avoit toujours aimé, étoit en quelque façon celui de ses plaisirs, & de la morale qu'elle avoit toujours suivie, peut-être moins par principes, que par cet instinct de raison qu'elle avoit écouté sur le choix & le goût des choses dont elle avoit cru pouvoir honnêtement accorder l'usage à ses sens. *On ne croira pas (dit M. de Saint-Evremond) qu'Epicure ait passé tant de tems avec Léontium & avec Themista à ne faire que philosopher. : mais s'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvemens de la nature, contraire aux efforts, ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, il vouloit que la sobriété fût*

une économie de l'appétit, & qui le repas qu'on faisoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire.... Il dégagoit les voluptés de l'ingratitude qui les précède, & du dégoût qui les suit.

M. de Saint-Evremond pouvoit avoir conçu cette idée d'Epicure; mais il peignoit son Amie : il se peignoit lui-même en traçant le portrait du Philosophe Grec. Mademoiselle de Lenclos dut se reconnoître à ce tableau, & s'applaudit sans doute de ressembler encore autant au plus fameux Sectateur de la volupté. *Tout le bon sens (disoit-elle sans cesse à ses Amis) ne va qu'à se rendre heureux, & pour cela (ajoutoit-elle) il n'y a qu'à juger de tout sans prévention.* Mademoiselle de Lenclos n'avoit jamais eu d'autres maximes, & elle ne les quitta jamais; aussi se van-toit-elle de connoître à fond le prix d'une vie voluptueuse. Elle vou-

loit même qu'on lui rendît justice là-dessus.

L'Ouvrage que Saint-Evremond venoit de lui envoyer, l'avoit entièrement rassurée sur la crainte qu'elle avoit eue qu'il ne fût, comme on le croyoit à Paris, l'Auteur des tristes réflexions sur la doctrine d'Épicure. Elle vit avec joye qu'il étoit toujours digne de son amitié, & que son cœur n'avoit pas plus changé que le sien. La correspondance de Lettres qu'ils eurent tout le reste de leur vie, ne fut presque qu'une confiance mutuelle du bonheur dont ils jouissoient tous les deux d'aimer & de jouir encore des plaisirs dans un âge, où les autres hommes ne respirant que les dégoûts & l'ennui, les répandent sans cesse autour d'eux.

Ils se recommandoient l'un à l'autre les personnes qu'ils confidéroient assez pour les croire dignes

G iv

de cet avantage. Et Madame la C... de Sand.... ne parle encore qu'avec la plus grande reconnoissance du service que lui rendit Saint-Evremond, en lui procurant la connoissance de Mademoiselle de Lenclos, lorsqu'elle vint en France pour sa santé avec le Docteur *Morelli*.

Fille du fameux Comte de Roch... Madame de Sand.... jeune, mais née avec les talens de l'esprit qu'elle avoit hérité de son pere, eut l'art de ne point paroître étrangere dans un cercle aussi difficile à contenter que celui de la rue des *Tournelles*. Mademoiselle de Lenclos, qui jugeoit dès-lors du mérite supérieur auquel elle devoit s'élever un jour, ne la vit partir qu'avec le plus grand regret. *Madame de Sand....* (dit-elle dans une de ses Lettres) *m'a donné mille plaisirs par le bonheur que j'ai eu de lui plaire ; je ne croyois pas sur mon déclin être propre à une*

femme de son âge. Elle a plus d'esprit & plus de véritable mérite que toutes les femmes de France.

Ce seroit affoiblir l'idée que conserve encore Madame la Comtesse de Sand.... de son ancienne Amie, qu'essayer de la peindre dans ces Mémoires. C'est assez de dire que quarante-six années n'ont rien diminué de ses regrets, & que le nom de Mademoiselle de Lenclos réveille tous les jours dans son cœur les sentimens d'estime & d'admiration qu'elle conçut pour elle sur la fin de l'autre siècle.

Je ne parlerois point ici de M. R... surnommé le Grec, si ce qu'on sçait de lui avec Mademoiselle de Lenclos, n'étoit pas une preuve de ce que j'ai dit sur les soins qu'elle prenoit de former le cœur & l'esprit des gens qui la fréquentoient. Le peu de succès qu'elle avoit eu avec M. R.... la fit repentir plus d'une fois

154 *Vie de Mademoiselle*
des peines inutiles qu'elle avoit
prises. J'ai été la dupe de son érudition
grecque, (disoit-elle) aussi l'ai-
je banni de mon école, parce qu'il a
toujours pris la Philosophie & la
monde à gauche, & qu'il n'est pas
digne d'une société aussi sages que la
mienne. Quand Dieu eut fait l'homme
(ajoutoit-elle quelquefois) il se
repentit ; je suis de même à l'égard de
R.

Quelques Mémoires particuliers,
mettent sur le compte de ce même
M. R... l'anecdote singulière qu'on
donne plus communément à l'Ab-
bé Géd... Mais comment peut-on
imaginer, qu'avec le mécontente-
ment où elle étoit du premier de
ces hommes, elle ait pu se résou-
dre à revenir encore un instant
Ninon pour lui. L'Abbé Géd....
étoit bien plus fait pour rempor-
ter cette étonnante victoire, qu'il
n'a jamais défavouée fortement.

Il sortit des Jes... avec l'Abbé Frag... en 1694. c'est-à-dire, lorsque Mademoiselle de Lenclos avoit soixante & dix-neuf ans. Tous deux firent presque aussi-tôt connoissance avec elle & avec Mademoiselle de la Sabliere ; & tous deux étonnés du mérite profond qu'ils leur reconnurent, sentirent l'avantage de s'attacher à elles, pour donner à leurs talens ce que l'étude du Cloître & du Cabinet même ne leur avoit jamais offert. L'Abbé Géd... s'attacha sur tout à Mademoiselle de Lenclos, dont le goût & les lumieres étoient des guides si sûrs. La reconnoissance se joignit bien-tôt à l'estime & à l'admiration, & le jeune disciple sentit des desirs qu'on ne crut pas réels sans doute ; mais qu'il rendit si pressans, qu'il réveilla dans un cœur presque éteint, une foible étincelle de ce feu dont il avoit

brûlé jadis. Le terme de quatre-vingt ans, auquel Mademoiselle de Lenclos promit de mettre fin à ses rigueurs, n'épouvanta point l'amoureux Abbé, qui connoissoit l'axiôme de *Phriné*. (a) Et qui força sa bienfaitrice de lui tenir sa parole au tems qu'elle lui avoit fixée.

Puisque la Maison de Mademoiselle de Lenclos, étoit le rendez-vous de tous les talens & de tous les mérites, il étoit bien naturel qu'on y vît le célèbre M. de Fontenelle, qui jouissoit déjà d'une grande réputation dans les Lettres, & dont l'esprit sur-tout avoit des charmes qui le faisoient desirer partout.

Ami du fameux M. *Hughens*, un des grands Mathématiciens du dernier siècle, il le présenta à Made-

(a) *Multi bibunt facem ob vini nobilitatem.*

moiselle de Lenclos, pendant le séjour qu'il fit à Paris, lorsqu'il eut été nommé Ambassadeur des Etats Généraux en France : le plaisir qu'il sentit à la voir, & sur-tout à l'entendre chanter & s'accompagner de son Luth, excita dans son cœur un si grand ravissement, qu'il ne pût se refuser à l'envie de le lui témoigner par ce Quatrain, que M. de Fontenelle lui présenta de sa part; des vers faits dans une langue étrangere par M. Hughens, qui d'ailleurs étoit beaucoup plus Géomètre que Poëte, ne pouvoient être que très-singuliers, & c'est par ce seul endroit qu'on a cru devoir ne pas les oublier dans ces Mémoires.

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux,

Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux ;

Pour le dernier de tous, & cinquième qui reste,
Il faut être galant & leste.

Les femmes courent après Mademoiselle de Lenclos (dit Madame de Coulanges , dans une de ses Lettres) (a) comme d'autres gens y couroient autrefois. Le moyen de ne pas haïr la vieillesse après un tel exemple ? Cette réflexion n'étoit pas celle de Mademoiselle de Lenclos , qui regrettoit peu ses anciens plaisirs , & chez qui l'amitié avoit presque toujours eu des droits aussi forts & aussi sacrés que l'amour. D'ailleurs ce qu'écrivoit alors Madame de Coulanges , se trouve démenti par une Lettre de Madame de Sevigné à M. de Coulanges. Catinelli (dit-elle) me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoi-

(a) V. le Recueil des Lettres choisies, page 83.

selle de Lenclos. Ainsi elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoique dise Madame de Coulanges, & les hommes & les femmes; mais quand elle n'auroit présentement que les femmes, elle devrait se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider.

Le même Recueil de Lettres d'où ces faits sont tirés, nous apprend qu'en 1696. la santé de Mademoiselle de Lenclos reçut de nouvelles attaques. *Notre aimable Lenclos (dit M. de Coulanges) a un rhume qui ne me plaît point. Et quelque tems après, écrivant à la même personne. Notre pauvre Lenclos (dit-il) a aussi une petite fièvre lente avec un petit redoublement les soirs, & un mal de gorge qui inquiète ses amis. Cette incommodité n'eut point de suites plus fâcheuses alors que de l'affoiblir encore plus; mais sa Philosophie la conduisoit (com-*

160 *Vie de Mademoiselle*
me elle le dit) à se contenter du jour
où l'on vit , le lendemain à oublier
le jour qui l'a précédé , & à tenir à
un corps usé, comme à un corps agréa-
ble. C'est ainsi que Mademoiselle
de Lenclos passoit les restes de sa
vie, dont elle voyoit sans effroi
le terme s'approcher. Si l'on pou-
voit croire, (dit-elle) comme Mada-
me de Chevreuse , qu'en mourant on
va causer avec tous ses amis en l'au-
tre monde, il seroit doux de le pen-
ser.

Madame Scarron qu'on appelloit
alors la Marquise de Maintenon,
& qui au rapport de Madame de
Seigné , passoit pour s'être attachée
le Roi par un commerce d'amitié &
par une conversation sans contrainte
& sans chicane , n'avoit jamais en-
tièrement oublié Mademoiselle de
Lenclos, son ancienne amie, qui
de son côté l'avoit vûe sans surpri-
se & sans envie, à l'état bri-

lant dont elle jouissoit depuis long-tems ; lorsqu'elle reçut de sa part des témoignages les plus flatteurs de son souvenir.

Elle fit offrir à Mademoiselle de Lenclos, un logement à Versailles auprès d'elle ; son intention (à ce qu'on dit) étoit de procurer au Roi le plaisir de voir & d'entendre souvent une personne , qui à quatre-vingt-cinq ans jouissoit encore malgré ses infirmités , de la même vivacité d'esprit, & de ce goût si délicat & si parfait , qui dans tous les tems avoient contribué à sa grande réputation , beaucoup plus que ses charmes & ses foiblesses. Mais Mademoiselle de Lenclos, qui étoit née pour la liberté , & qui n'avoit jamais sçû sacrifier sa Philosophie tranquille à l'espoir de la plus haute fortune , ne répondit point aux vûes de son amie , qu'elle

remercia de ses offres , en lui faisant dire qu'il étoit trop tard pour aller apprendre l'art de diffimuler & de se contraindre , qu'elle n'avoit jamais connu. Tout ce qu'on put obtenir d'elle , ce fut de se trouver un jour à la Tribune de la Chapelle de Versailles , où Louis le Grand devoit passer , pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de voir une fois au moins cette merveille étonnante de son règne.

Ce que l'on sçait de plus étonnant des dernières années de sa vie, c'est la visite que lui fit le jeune *Arrouet* encore enfant. Mademoiselle de Lenclos l'examina avec une attention singulière , & parut démêler dans les réponses ingénieuses & vives qu'il lui fit , les talens prodigieux qui devoient l'élever un jour au rang d'un des premiers génies de notre siècle. La

passion des vers & l'amour de la gloire, sembloient déjà s'annoncer chez lui, & Mademoiselle de Lenclos se fit un plaisir de les fortifier par les conseils qu'elle lui donna de s'y livrer; l'amitié qu'elle se sentit pour lui, l'engagea même à lui léguer par son testament une somme qu'elle destinoit à lui acheter des livres. Quelle pénétration dans Mademoiselle de Lenclos! Quel heureux début pour M. de Voltaire.

La santé de Mademoiselle de Lenclos s'affoiblissoit tous les jours; & dès qu'elle se vit assez mal pour craindre la mort, elle osa l'envisager avec tranquillité; elle voulut remplir tous les devoirs de ce moment terrible, & sa raison n'en fût point troublée. On dit même que la dernière nuit de sa vie, (a) ne

(a) Elle mourut le 17. Octobre 1706.

264 *Vie de Madlle de Lenclos.*
pouvant dormir, elle fit ces quatre
vers qui peuvent fraper du moins
par leur circonstance.

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage ;
Je suis en âge de mourir ;
Que ferois-je ici davantage ?

F I N.





